

Ce document est extrait de la base de données textuelles Frantext réalisée par l'Institut National de la Langue Française (InaLF)

Essai sur les romans [Document électronique] / de Marmontel,...

p287

Le plus digne objet de la littérature, le seul même qui l'ennoblisse et qui l'honore, c'est son utilité morale ; et tous les talents de l'esprit ont si bien senti que c'était là leur gloire, qu'il n'en est aucun qui du moins ne veuille paraître y aspirer.

Demandez à l'orateur pourquoi il s'exerce avec tant de soin dans l'art de plaire et d'émouvoir : il vous dira que c'est pour mieux persuader l'utile, l'honnête et le juste ; et sans cela le plus habile ne serait guère qu'un parleur oiseux ou qu'un dangereux charlatan.

Demandez à l'historien pourquoi il se consume à découvrir les traces du passé, et dans le naufrage des nations les débris de leur existence : il vous dira que ce sont des exemples, des leçons, des avis salutaires qu'il veut transmettre à l'avenir, et sans cela le plus laborieux ferait son tourment d'amuser une curiosité vaine, métier stérile

p288

et méprisable, ou de montrer indifféremment les jeux divers de la fortune, et de rendre problématiques, entre le crime et la vertu, l'avantage du choix et les calculs de la prudence, métier perfide et odieux.

Demandez au poète à quoi bon tous ces rêves d'une imagination mobile et vagabonde ; à quoi bon ces métamorphoses d'une âme versatile et variable à volonté, cette magie de son style, ce charme répandu dans ses récits, cet intérêt dont il anime ses peintures : si c'est Horace, il vous dira que c'est pour enseigner aux hommes à être bons, sages, heureux :

Livros Grátis

<http://www.livrosgratis.com.br>

Milhares de livros grátis para download.

*quid verum atque decens curo et rogo, et omnis
in hoc sum.*

si c' est Homère, il répondra qu' il fait sentir aux rois les conséquences de leurs folies, et aux peuples qu' ils sont punis des imprudences de leurs rois :

quidquid delirant reges plectuntur achivi.

Sophocle, à son tour, vous dira qu' il exerce les esclaves de la destinée à traîner patiemment leur chaîne, et qu' il les charge de la douleur d' autrui, pour les habituer à supporter la leur.

Tous répondront avec Lucrèce qu' ils enduisent de miel le bord du vase où est la liqueur amère et bienfaisante qu' ils veulent faire boire à des enfants malades :

ut puerorum oetas improvida ludificetur.

p289

et sans cela le plus fidèle imitateur des faiblesses du coeur humain, de ses passions, de ses vices, occupé sans cesse, au milieu d' une société frivole, à la bercer d' illusions, à lui causer d' agréables songes, à la flatter dans tous ses goûts, à colorer ses vices même, ne serait qu' un vil complaisant et qu' un servile adulateur.

Que l' intention d' être utile aux hommes ait toujours été bien sincère, ou qu' elle soit toujours fidèlement remplie du côté des talents ; que la poésie n' ait jamais peint les moeurs que pour les corriger ; que l' éloquence n' ait jamais loué, recommandé, voulu persuader que ce qu' elle croyait louable, honnête, ou légitime ; que l' histoire n' ait jamais honoré le crime heureux, et mis la fortune à la place de la vertu, ce n' est pas ce que je veux dire : il s' agit de leur profession, et de l' aveu qu' elles ont fait, qu' il n' y avait pour elles de dignité, de gloire, de vrai mérite qu' à ce prix.

Or du mélange de ces trois genres s' est formé celui du roman, qui, susceptible de leurs vices comme de leur bonté morale, s' est rendu plus ou moins digne de mépris ou d' estime, de blâme ou de louange, selon son caractère et l' usage de ses moyens.

La fiction romanesque et la fiction poétique ont tant d' affinité, qu' il est aisé de voir que réciproquement, ou la poésie n' a été que le roman perfectionné, ou le roman qu' une poésie dérégulée et dégénérée.

p290

D'abord, selon la marche la plus commune de l'industrie humaine, il a fallu que l'art de feindre ait commencé par des ébauches. Ainsi, dans aucun temps, le poème n'a dû venir qu'après le roman. Nous l'avons vu dans l'Europe moderne, où les romans chevaleresques, grossis d'un uéril amas de traditions populaires, imbus de toutes les erreurs d'une ignorance superstitieuse, et aussi mal fabriqués du côté du style que du côté du plan, ont fourni à la poésie les matériaux avec lesquels elle a construit ses palais magiques. Voyez l'Arioste et le Tsse. La même chose dut naturellement arriver chez les anciens, et il est plus aisé de croire qu'avant l'organisation du système et de la langue poétique, l'art de feindre avait commencé par des ébauches romanesques, qu'il n'est aisé de concevoir comment cette mythologie avec toutes ses fables, cette langue avec ses images, sa prosodie, sa cadence métrique, en un mot, ce grand art de peindre un monde imaginaire en vers harmonieux, serait sorti de la tête d'Homère, tel qu'on le voit dans ses poèmes. Il est donc probable qu'avant Homère et avant les poètes qui l'avaient précédé, il y avait eu de ces *trouvères* qui, des histoires de Cadmus, d'Hercule, de Jason, de Minos, des Atrides, etc., avaient fait des contes semblables à ceux que nos vieux écrivains nous ont faits d'Artus, de Merlin, d'Amadis, des chevaliers de la table ronde,

p291

des paladins de Charlemagne ; qu'aux traditions répandues et altérées parmi les peuples, ces conteurs avaient ajouté des fables de leur invention ; que de ce mélange ils avaient composé les chroniques de leurs pays ; et que dans cet état d'incohérence et d'in vraisemblance, ils les transmirent aux poètes, pour les dégrossir, les polir, et leur donner la forme, la grâce et la beauté. Produire un ensemble complet de ces traditions bizarres et diversement insensées, c'eût été le chef-d'oeuvre de l'ordonnance poétique ; et l'on voit qu'Ovide lui-même, avec toute la souplesse de son imagination et l'adresse de son esprit, n'a pu lier et accorder ensemble les fables qu'il a recueillies. Il eût été plus difficile encore de tirer quelque moralité de cet amas de crimes et de vices infâmes qui composaient l'histoire des dieux et des héros ; et ce fut bien évidemment l'ouvrage

d' une foule d' imaginations dérégées, qui successivement renchérisaient les unes sur les autres par de nouvelles turpitudes et de nouvelles atrocités.

Mais la poésie épique et dramatique n' ayant point de système régulier à former de ces opinions éparses, n' en a pris çà-et-là que ce qui lui a convenu ; et des malheurs d' une famille, des aventures d' un héros, de la fortune d' une ville ou d' un peuple, elle a détaché son action, sans se mêler du reste. Ainsi, dans tous les temps, et pour Homère comme pour le Tasse, j' oserais

p292

croire que la fiction poétique ne fut que la fiction romanesque employée avec choix, maniée avec art, réduite à des exemples qui pouvaient servir de leçons, sur-tout, ennoblie, embellie par le coloris des images, et par tous les charmes d' un style pittoresque et harmonieux. Peut-être même y eut-il d' abord, et assez longtemps des poètes qui négligèrent de disposer sur un plan moral et régulièrement tracé, leur action et ses épisodes : l' ordre, la symétrie, la liaison, l' accord, les unités, leur furent inconnus comme aux écrivains romanesques ; mais ils surent donner à des parties incohérentes une élégance particulière ; en négligeant l' ensemble, ils travaillèrent les détails ; leur tableau manqua d' ordonnance, mais il eut de l' éclat : les uns furent mauvais dessinateurs, mais éblouissants coloristes ; les autres ne connurent pas assez l' art de former des groupes, mais ils donnèrent à leurs figures du caractère et de l' expression : enfin l' élégance du style, l' abondance et la variété des images, l' heureuse nouveauté des tours, le mouvement que le nombre imprimait au sentiment et à la pensée, l' harmonie enfin, la couleur qui séduisaient l' oreille et l' imagination, donnèrent encore aux poèmes sur les romans d' assez grands avantages pour les faire oublier ; et à mesure que la poésie versa dans ses compositions plus de richesse et de magnificence, on pensa moins aux sources obscures et fangeuses d' où ces fleuves limpides et majestueux découlaient.

p293

Une révolution contraire arriva dans la décadence des lettres : ce fut la poésie dégénérée qui donna naissance aux romans ; et cela devait être : car dans l' accroissement des arts, leur tendance est toujours du plus aisé au plus difficile ; au lieu que dans leur décadence, c' est toujours du plus difficile au plus aisé, que les ramène cette pente à laquelle ils se laissent aller.

Dans l' intervalle de ces deux époques, c' est-à-dire depuis Homère jusqu' au temps qui suivit l' asservissement de la Grèce, il n' y parut pas un roman ; et cela même est encore naturel. Les poètes s' étaient saisis de toutes les anciennes fables ; et ils savaient leur donner un charme dont la narration prosaïque des romanciers eût en vain prétendu soutenir la rivalité. La Grèce voulait bien encore prêter l' oreille à des mensonges ; mais elle les voulait déguisés avec art et colorés par de beaux vers. Son goût avait acquis le droit d' être difficile et sévère.

Ce ne fut donc que lorsque le génie poétique, s' étant éclipsé dans la Grèce, n' y jeta plus que des lueurs pâles et défaillantes ; ce ne fut, dis-je, que long-temps après les beaux jours de sa gloire, que l' art se réduisit à produire quelques romans d' une invention froide et timide, d' un style fade, languissant, maniéré, sans aucune intention morale, d' une licence même funeste aux bonnes moeurs, et d' une petitesse de dessein très-éloignée de ces fictions antiques, déréglées, mais imposantes, dont Homère s' était rempli.

p294

Quelle que soit l' époque des fables *ioniennes*, *milésiennes*, *sybaritiques*, et de toutes ces petites historiettes allégoriques et morales, ou érotiques et libertines, que le savant m Huet, pour ne rien oublier, a mises au nombre des anciens romans ; il me semble qu' on ne peut guère les assimiler qu' à nos fables, ou qu' à nos petits contes licencieux ; et le premier roman qui se présente dans l' ancienne littérature est celui d' où sont pris l' *ane* de Lucien et l' *ane* d' Apulée : or ce roman, de Lucius, est du temps des sophistes grecs, sous Antonin et Marc-Aurèle. Celui d' Héliodore (*les amours de Théagène et Chariclée*) est du règne d' Honorius. Celui de *Daphnis et Chloé* (du sophiste Longus) est d' un temps plus récent encore ; Huet ne le croit guère antérieur à deux romans obscurs qu' a produits le xii^e siècle. Rien de plus vain, de plus frivole, de

moins ingénieux ; rien sur-tout de moins délicat sur l' article des bienséances. Voilà pourtant la fleur des romans de l' antiquité.

Rome n' en eut aucun jusqu' au temps de Néron, où parut celui de Pétrone, lequel, autant qu' on en peut juger par les fragments qui nous en restent, n' était qu' une satire obscène, élégamment écrite, des vices de Néron et des infamies de sa cour.

Que si dans des temps où les moeurs de Rome étaient moins corrompues, on ne laissait pas de s' y amuser de ces contes licencieux qu' on

p295

appelait fables *milésiennes*, fables *sybaritiques*, il en était de cet amusement comme de tous ceux dont on rougit, et que l' on se pardonne : on le méprisait en l' aimant.

à l' égard des romans que nous appelons héroïques, les romains n' en eurent jamais. La poésie leur était venue de la Grèce toute formée et dans tout son éclat. Homère, Sophocle, Euripide, Cratinus, et Ménandre, avaient été en même temps leurs maîtres et leurs modèles dans l' art de feindre. Ainsi la naissance des lettres n' eut point pour eux ce crépuscule où l' ignorance, la superstition, le mauvais goût, et la chaleur d' une imagination sans lumière et sans règle, engendrent les romans. Quel succès, d' ailleurs, aurait eu parmi ce peuple fier et grave, un long tissu de faits incroyables et de prouesses gigantesques ? Sa propre histoire lui était présente, il n' était ni permis ni possible de l' altérer ; celle des nations étrangères ne le touchait que par des faits dignes de foi ; et comme il ne connaissait rien au-dessus de lui-même pour le courage et la grandeur d' ame, un merveilleux plus incroyable que ses propres exploits eût blessé son orgueil ou rebuté sa patience.

Quant aux idées religieuses, qu' il était bon de répandre et de perpétuer, c' était l' office de l' histoire elle-même de les graver dans les esprits, en mêlant au récit des faits le merveilleux des songes, des oracles, des auspices, des présages, etc.

p296

Il n' eût pas été prudent de reléguer parmi les

fables romanesques, ce qu' il était si important de persuader à la multitude. L' attention que les dieux donnaient à tout ce qui intéressait Rome, leur présence dans ses conseils, leur entremise dans ses affaires, et, selon le besoin, leur faveur, leur colère, leur avis, et leurs volontés étaient de trop puissants moyens de dominer l' opinion, de remuer le peuple, de mouvoir les armées, pour ne pas leur donner le ton le plus sérieux et le plus imposant. Je parlerai dans peu de cette espèce de roman politique.

Pour ce qui dut arriver à l' époque de la décadence des lettres, sous les tyrans successeurs d' Auguste, Rome ne fut alors rien moins que disposée à s' amuser de vaines fictions. Dans un état de choses où il fallait sans cesse endurer et dissimuler, la philosophie était un besoin pour l' ame, un refuge pour la pensée ; et rien n' est plus incompatible que l' esprit romanesque avec la triste sévérité de la raison philosophique.

Mais autant la philosophie répudie et rebute les aventures merveilleuses, autant l' ignorance et la superstition les saisissent avidement. De là cette affluence et ce succès universel des romans du xe et du xie siècle.

De tous les grands hommes des temps modernes, celui qui a dû le plus imprimer à son siècle le caractère des temps héroïques de la Grèce, c' est Charlemagne ; et rien, en effet, ne se

p297

ressemble plus que les moeurs de son siècle et celles des temps fabuleux. La même barbarie les avait précédés, et s' y mêlait encore. Jusqu' à Thésée et jusqu' à Charlemagne, même anarchie, même licence, mêmes ravages, même oppression du côté de la force ; et par conséquent même besoin pour la faiblesse, d' inspirer à des hommes généreux et vaillants le soin de la défendre et de la protéger. La valeur secourable et protectrice n' a donc jamais dû être plus honorée que dans les temps où la force contre la force faisait l' office de la loi. Ainsi les temps de barbarie, féconds en oppresseurs et en brigands, durent l' être en héros, et produire à-la-fois les cacus et les hercules, les procustes et les thésées, les ardans et les amadis.

De tous les biens, le seul qui reste à l' homme obscur, indigent et faible, c' est la propriété domestique de sa femme et de ses enfants ; de tous les privilèges de la beauté timide et sans

défense, le plus inviolable, c' est l' innocence et la pudeur ; de tous les droits de la liberté, le plus sacré, dans la femme sur-tout, c' est la tranquille sûreté de l' engagement de sa foi, quand son amour se réfugie sous la tutelle de l' hymen. Or ces biens furent dans tous les temps les plus exposés aux atteintes de la cupidité et de la violence, et ceux que l' homme impunément injuste fut le plus tenté de ravir : tellement qu' on a fait un prodige de la vertu de ceux qui s' en sont

p298

abstenus, comme Cyrus et Scipion. Le comble de la gloire a donc été de porter l' héroïsme, non-seulement jusqu' à respecter ces privilèges de la nature, mais jusqu' à les défendre et à les garantir ; et c' est ce qui donne tant d' intérêt au merveilleux des anciens romans. La chevalerie n' était autre chose que l' héroïsme religieusement consacré à la protection de la faiblesse et de l' innocence, de la beauté et de l' amour. Aux dangers auxquels s' exposaient naturellement leurs vengeurs, contre des ennemis vaillants, déterminés, terribles sous les armes, la superstition, fille de l' ignorance et mère du mensonge, ne manquait jamais d' ajouter, dans ses récits, l' intervention de quelque puissance magique ; et comme dans les fictions des grecs on avait vu des dieux amis et des dieux ennemis embrasser indifféremment la querelle du juste et de l' injuste, et servir, selon leur caprice, ou l' oppresseur ou l' opprimé ; de même, et seulement avec un peu plus d' équité, on employait dans le nouveau système les bons et les mauvais génies, les fées bienfaites et les méchantes fées, les enchanteurs favorisés du ciel, ou secondés par les enfers. Quelle était la bonté, l' utilité morale de ces anciens romans ? Il est aisé de le comprendre : d' exalter l' ame et le caractère d' une jeunesse noble et vaillante ; de donner au courage, non-seulement plus d' énergie et plus d' ardeur, mais plus de

p299

générosité ; de suppléer aux lois qui n' existaient pas, ou qui manquaient de force, en soulevant contre la tyrannie, des hommes engagés par un

serment inviolable à ne jamais laisser l'innocence opprimée ni le crime impuni.

Il est encore aisé de concevoir quel dut être, pour cette espèce de fiction, et pour tout ce qui ressemblait aux moeurs héroïques de ces romans, l'enthousiasme d'un sexe à qui la nature a donné le courage, mais refusé la force, et qui, contre elle, n'a pour défense que ses larmes, et l'intérêt qu'il inspire aux coeurs généreux. Il y voyait ériger en culte ce sentiment qui nous attache à lui : cet amour qui le flatte encore, quand même il n'est que de l'instinct, il le voyait épuré, ennobli, élevé au rang des vertus, associé avec la gloire, apprivoisé, soumis aux lois de la décence la plus austère, docile même dans sa fougue, craintif jusques dans son audace, d'une constance à toute épreuve, d'un dévouement à tout péril, osant tout mériter et n'osant rien prétendre, heureux de pouvoir espérer, fidèle encore sans espérance, et portant la délicatesse jusqu'au plus absolu désintéressement. Tel fut cet amour romanesque, qui était l'orgueil de la beauté, et qui, dans les moeurs de la chevalerie, lui avait donné, sur les plus grands coeurs, un si glorieux ascendant.

De là ce caractère exalté qui était l'héroïsme des femmes : car le haut prix qu'on attachait à

p300

leur estime et à leur amour, leur donnait d'elles-mêmes une opinion très-élevée ; et pour la soutenir et n'en pas être indigne, leur ame se mettait au niveau de leur condition. Quel beau règne en effet pour elles, qu'un temps où la valeur ne semblait occupée qu'à plaire aux yeux de la beauté ! Les tournois étaient à-la-fois des fêtes galantes et guerrières ; le champ-clos était un tribunal où leur innocence attaquée était défendue le fer à la main, et où l'injure faite à leur honneur se lavait dans le sang ; les combats singuliers n'étaient le plus souvent que le défi de deux rivaux ; dans les batailles on distinguait chaque héros aux couleurs de sa dame, et leur panache nommait celle dont ils allaient mériter les faveurs. Ainsi, le même esprit animant les deux sexes, une influence réciproque excitait leur émulation ; et ces moeurs, dont nous regrettons la franchise et la loyauté, sans en excuser la rudesse, en passant, comme il est naturel, de la nation dans les livres, et des livres dans la nation, y redoublaient d'activité, et s'y reproduisaient

toujours avec une chaleur nouvelle.

Quant au merveilleux romanesque, il faut se souvenir qu' alors on croyait aux enchantements, aux sortilèges, aux revenants, aux esprits, à la puissance des deux magies ; on était même loin du temps où l' imagination cesserait d' être obsédée de ces fantômes : il fallait donc l' y accoutumer, l' y aguerrir, lui faire entendre et croire que

p301

ces périls surnaturels avaient eux-mêmes leur issue, et qu' aux puissances malfaisantes que pouvait évoquer le crime, le ciel en opposait de secourables pour l' innocence, de favorables à la vertu. En cela consistait l' utilité morale du merveilleux des anciens romans, moins insensé à l' égard des mœurs, que le merveilleux mythologique.

Leur utilité politique est d' une évidence encore plus frappante. L' état habituel de l' Europe du temps de Charlemagne, et avant lui, et après lui encore, était la guerre ; et la guerre alors ressemblait assez à celle des temps héroïques. Le sang-froid, la constance, et l' intrépidité, n' étaient pas les seuls caractères de la valeur : comme elle était active, elle avait besoin de la force : l' arme à feu l' en a dispensée ; mais la lance, l' épée, la massue la demandaient ; une pesante armure la rendait nécessaire ; et secondée de l' adresse et du courage, elle décidait tout, soit dans un combat corps à corps, soit dans le choc de deux armées. Les coups-de-main, aujourd' hui si rares, étaient, dans ce temps-là, ce qu' il y avait de plus fréquent. Or l' avantage de la force unie à la valeur était le résultat de tous ces exploits romanesques, et l' objet d' émulation qu' on présentait à de jeunes guerriers, pour leur faire aimer le travail qui exerce et redouble la force, et leur faire éviter le repos qui l' énerve, la mollesse qui la détruit. à l' égard des vertus publiques, la franchise,

p302

la loyauté, la noblesse et la grandeur d' ame, une fidélité inviolable à sa parole, un entier dévouement à sa patrie et à son roi, composaient essentiellement le caractère chevaleresque ; et que

n' eût-on pas fait avec ce caractère, s' il avait pu s' étendre et se perpétuer dans l' élite d' une nation ? Or c' était à le retracer que servaient, comme autant d' exemples, les aventures des vieux romans ; et ces vertus des paladins, présentes à l' esprit d' une noble jeunesse, lui inspiraient à-la-fois l' envie et le courage d' imiter ce qu' elle admirait.

Mais d' un côté la poésie, tantôt en se jouant comme dans le poème de l' Arioste, tantôt d' un air sérieux et sincère, comme dans le poème du Tasse, s' étant approprié les fictions romanesques, les a parées de ses couleurs ; et, enrichie de la dépouille des vieux romans, elle les a laissés ensevelis dans la poussière. D' un autre côté l' anarchie et le brigandage ayant perdu, sous *les grandes polices*, le privilège d' opprimer, et les peuples, long-temps foulés par des tyrans, s' étant réfugiés sous les rois, le droit naturel de la défense et de la vengeance personnelle a cédé ses fonctions à l' autorité repressive. Les lois ont pris la place des chevaliers errants, qui tenaient la place des lois. Ainsi les mêmes causes qui dans la Grèce avaient produit les hercules et les thésées, dans la Gaule les amadis et les rolands, s' étant affaiblies à mesure que l' innocence, la

p303

pudeur, la sûreté, le repos du faible, étaient moins menacés par l' injure et la violence, l' héroïsme chevaleresque a dû perdre de son éclat. La superstition le mit en oeuvre dans nos malheureuses croisades ; et ce fut là son grand théâtre. Il vint expirer en Italie avec Bayard, sous les drapeaux de François I^{er}.

Dans tous les temps, même les plus barbares, l' utilité commune a été un guide invisible pour la raison publique ; et si on laisse à l' opinion son influence sur les moeurs, elle ne manquera jamais d' apprécier les hommes à leur juste valeur dans ce rapport d' utilité. Ainsi de même que dans la Grèce, l' art de la guerre ayant changé de forme, le mérite d' un Miltiade, d' un Thémistocle, d' un épaminondas, ne fut pas celui d' un Ajax, d' un Diomède, d' un Achille ; et que le ang-frois, la prudence, la vigilance et l' activité, la maturité du conseil, le coup-d' oeil du génie, la promptitude de la pensée et de la résolution, enfin l' habileté, le talent militaire, furent d' un prix fort au-dessus de la vigueur d' un athlète ou de l' adresse d' un archer ; de même,

dis-je, lorsque la discipline fut introduite dans nos armées, les qualités d' un capitaine furent d' un ordre supérieur à celles de nos paladins.

Je ne dis pas que dans tous les temps il n' ait été avantageux au chef d' être soldat, de réunir les forces et du corps et de l' ame, et de pouvoir non-seulement affronter les dangers, soutenir les

p304

disgrâces, se posséder dans l' une et dans l' autre fortune, mais de pouvoir encore endurer constamment la faim, la soif, les fatigues, les veilles, l' intempérie des saisons, l' âpreté des climats, et de s' être rendu vigoureux et robuste, afin d' exécuter soi-même ce qu' on aurait à commander.

Je ne dis pas que dans la plus grande rigueur de la discipline grecque et romaine, lors même que la tête d' un général remuait seule toute une armée, la supériorité dans la force du corps ne fût encore un très-grand avantage. Dans Manlius elle défendit et protégea le capitole ; elle rendit Coriolan formidable dans les combats ; dans Marcellus elle jeta la terreur parmi les gaulois ; dans Annibal elle dompta les Alpes ; elle sauva deux fois Pyrrhus, et lui ramena la victoire ; elle fut le premier instrument de la fortune de Sylla, et ce fut par elle d' abord que commença l' étonnement stupide et l' inconcevable ascendant qui tint si long-temps Rome immobile et muette sous le glaive de son bourreau. Enfin je ne dis pas que parmi nous encore elle ne soit, dans celui qui commande, d' un grand exemple et d' un grand secours, pour inspirer au soldat le courage d' exécuter ou de souffrir. Mais dans tel temps cette qualité dut primer dans un capitaine ; dans tel autre, elle fut subordonnée à d' autres vertus. Pour le czar Pierre et Charles Xii, elle était plus nécessaire que pour Merci et pour Turenne. Maurice De Saxe, qui avait hérité de son père

p305

Auguste, une force de corps digne du siècle de Charlemagne, a passé sa vie dans les combats, sans trouver une seule fois l' occasion de la déployer. L' arme à feu a presque tout réduit au nombre et à la discipline : parmi les soldats même, le

meilleur n' est pas le plus fort, mais le plus hardi, le plus ferme, le plus docile, et le mieux exercé. à plus forte raison n' est-ce plus la force du bras, mais la vigueur de la tête et de l' ame, qui fait aujourd' hui le héros. Ce n' est plus un guerrier armé de pied en cap pour l' attaque et pour la défense, c' est un homme tranquille et froid, qui, dans l' action, tout occupé des mouvements qu' il observe et dirige, ne s' expose qu' autant que l' occasion le demande, mais qui alors s' oublie au milieu du danger, comme s' il y était inaccessible, et qui, parmi les morts et les mourants, semble se croire invulnérable, et se regarder comme un dieu qui présiderait aux combats. Voilà sans doute un genre de valeur et de vertu guerrière supérieur encore à celui des héros fabuleux et de nos paladins ; mais il est concentré dans l' ame, et la poésie et les romans demandent, comme la peinture, un caractère de vaillance extérieur et en action. *athéniens*, disait Charès, *voyez les blessures que j' ai reçues lorsque j' étais votre général, voyez mon bouclier percé de coups de lance.* voilà le héros poétique. *moi*, Charès, lui répondit Timothée, *quand j' assiégeais Samos, je me souviens qu' ayant vu tomber une flèche assez près de moi,*

p306

j' en eus honte, et me reprochai de m' être exposé en jeune homme et sans nécessité. voilà le héros de l' histoire.

Il est écrit sur les canons de Chantilli : *c' est fait de la valeur.* oui, de la valeur romanesque : en effet, le premier coup de canon a été mortel à cette espèce d' héroïsme ; et en même temps que la tactique, la discipline, et avec elles le caractère de la bravoure et de la valeur a changé, le progrès des lumières a fait évanouir les fantômes de l' ignorance et de la superstition. Plus d' enchantements, plus de sortilèges, plus de châteaux dont les revenants se soient emparés : les démons et les morts ne se sont plus mêlés des guerres ni des querelles des vivants ; et l' imagination romanesque a perdu presque tous ses songes. Elle a cherché dans les temps reculés un nouveau genre de merveilleux ; mais d' un côté ce merveilleux n' ayant plus rien d' analogue à nos moeurs, de l' autre, les illusions de l' éloquence poétique manquant aux écrivains qui donnaient dans ces fictions, elles n' ont eu qu' un moment de vogue, et sont tombées, presque en naissant,

dans l'oubli qu'elles méritaient.

Y a-t-il en effet rien de plus creux, de plus vide de toute espèce de sens moral, que ce délire épidémique qui fait courir le monde aux héros de la Calprenède, que cette galanterie froide et fade qui occupe les héros de mademoiselle Scudéry ? Les Cadmus, les Hercules et les

p307

Thésées, les Amadis, les Rogers, les Rolands, avaient, comme on vient de le voir, un grand objet d'utilité publique. Ils pouvaient animer, par leur exemple, des hommes courageux à être secourables. Mais de quel exemple étaient pour les armées de Condé, de Turenne, de Luxembourg, les Cyrus, les Tiridates, les Jubas, et tous ces Romains si indignement efféminés, défigurés dans la Clélie ? L'histoire y était à chaque trait démentie et dénaturée. L'écrivain Gascon et la précieuse des cercles de Paris, se montraient par-tout dans les mœurs et dans le langage d'Artaban, de Brutus, de Mandane, de Cléopâtre. *Calprenède et Juba parlaient du même ton.* La civilité bourgeoise et maniérée que mademoiselle Scudéry prêtait à ses fades héros, leur insipide et plate galanterie, la froideur de leurs entretiens, la longueur et la monotonie de leurs phrases entortillées, étaient encore plus dégoûtantes que l'ignoble prolixité du romancier Gascon ; et de tous ces volumineux écrits qui dans leur nouveauté furent si vivement accueillis par la multitude, la Cléopâtre est le seul aujourd'hui dont on soutienne la lecture. Qu'est-ce donc qui fit leur succès ? Et pourquoi les poèmes épiques, qui paraissaient en foule dans ce temps-là, n'obtinrent-ils pas le même accueil ? C'est que les hommes sans génie et sans goût, qui dans ces poèmes voulaient suivre les traces d'Homère et de Virgile, n'en étaient que de mauvais singes. Ils s'engageaient dans les récits qu'ils ne savaient

p308

pas animer ; ils voulaient feindre, et ils n'avaient ni fécondité ni chaleur. Leur poésie était sans couleur et leur style sans harmonie ; une versification pénible et dure, ou prosaïque, traînante et lâche, n'était pas faite pour soutenir le merveilleux de l'épopée ; et l'*Alaric*, le

Clovis, la Pucelle, durent paraître insoutenables à côté des anciens modèles. La prose des romans, comme on vient de le voir, ne valait guère mieux que cette poésie ; mais elle n' avait pas de même une *iliade* et une *énéide* pour objets de comparaison. Comme elle était moins travaillée, elle était aussi moins fatigante ; et si le ton en était commun, cette trivialité même était une sorte de naturel dont on s' accommodait. Peu de gens ont besoin qu' un livre, dont la lecture est pour eux un rêve intéressant, soit bien écrit. Or ce qui rendait intéressants, dans ce temps-là, ces rêves si longs, si ennuyeux pour nous, c' était l' espèce de galanterie qui pour lors était à la mode, et qui, cherchant à s' ennoblir, s' applaudissait de trouver ses modèles dans une foule de héros. Le temps où ces romans parurent, était celui où les jolies femmes, à la faveur du goût qu' un jeune roi montrait pour elles, songeaient à se faire un empire qui laissât à leurs moeurs, sinon toute leur innocence, au moins toute leur dignité. Or rien de plus favorable à ce plan de coquetterie politique, et rien de plus officieux pour

p309

ménager les bienséances, que de donner à la passion de l' amour un air de culte et d' héroïsme. De là le crédit et la vogue qu' eurent d' abord les romans de Durfé, de Scudéry, de Calprenède, et en général ce système de galanterie alambiquée où l' amour se trouvait toujours associé avec la grandeur d' ame, et avoué par la vertu. Plus les amants rivaux qui faisaient tout pour plaire à une princesse *adorable* étaient illustres, et plus l' orgueil de celle qui croyait lui ressembler était flatté. Un prince qui avait renoncé à sa patrie, abandonné son trône et ses états, franchi les monts, passé les mers, soutenu vingt combats, couru mille dangers pour une cruelle dont il osait à peine espérer la faveur d' un regard moins sévère, était un exemple à citer ; et chacune pour soi, on prenait ces moeurs à la lettre, on les tempérait à son gré ; mais au moins faisait-elle grâce, en n' exigeant pas à la rigueur qu' on fût pour elle un artamène, un tiridate, ou un céladon. Ce fut cet amour romanesque, raffiné jusqu' au ridicule, qui infatua les précieuses. Molière fit tomber à-la-fois la secte et la doctrine. Il fut en France pour l' amour romanesque, ce que Michel Cervantes avait été en Espagne pour la

chevalerie ; et l' un comme l' autre, si je ne me trompe, coupa trop avant dans le vif : car il en est des révolutions dans les moeurs comme de celles des états : le mouvement se fait le plus souvent d' un excès à l' autre ; et, si en politique le passage est

p310

rapide de la contrainte à la licence, en morale souvent il ne l' est guère moins. Cependant, comme dans la nature et dans la vérité des moeurs, la pudeur et l' honnêteté ne sont pas inconciliables avec le sentiment ingénu de l' amour ; que ce sentiment peut avoir son élévation et sa délicatesse ; et que, sans rien exagérer, un coeur sensible peut être à-la-fois intéressant par sa faiblesse et estimable par sa vertu ; on imagina des situations où le devoir combattrait le penchant, et où la victime de l' un et de l' autre serait pardonnable dans ses combats, malheureuse dans son triomphe. C' est ce malheur involontaire, où tout le tort est du côté de la nature ou de la fortune, et toute la gloire du côté des moeurs ; c' est là, dis-je, ce qui fait l' intérêt de ce roman célèbre, qui a servi de modèle à tant d' autres ; et ce roman (*la princesse de Clèves*) fut composé par une femme, comme pour marquer la limite jusqu' à laquelle l' amour illégitime pouvait aller dans un coeur bien né, sans l' avilir, et sans lui ôter ses droits à l' estime et à la pitié. Rien sans doute de plus ingénieux et de plus juste que cette apologie des faiblesses d' un sexe destiné à plaire, et à se défendre de ses propres séductions. Rien de plus propre à lui concilier l' indulgence, que cette peinture d' un coeur vertueux et tendre, qui, n' ayant pas la force d' étouffer un sentiment répréhensible, a du moins celle de le vaincre ; et, sous ce point de vue, le roman

p311

de la princesse de Clèves est ce que l' esprit d' une femme pouvait produire de plus adroit et de plus délicat. Mais, comme rien n' est plus séduisant, rien aussi n' est plus dangereux. Car cette ligne qu' elle a tracée entre une faiblesse innocente encore, et une faiblesse qui ne le serait plus, est une limite si peu distincte, et quelquefois si

indécise, qu' il est bien malaisé d' y atteindre sans la passer. Toute jeune femme sensible, prise d' une passion qui ne lui est pas permise, dira aussi qu' elle est involontaire, s' en accusera doucement, se flattera de ne pas s' y livrer, s' avancera au bord du précipice ; et la nature faisant un pas de plus que le roman, l' innocence trop rassurée ne s' apercevra du péril qu' après qu' elle y aura succombé. Il faut à l' imprudence du coeur humain un signal de danger qui l' avertisse et qui l' effraie ; il faut à sa faiblesse une barrière ferme et haute qui sépare le vice ou le crime de la vertu. Le reproche que je ferais à Madame De La Fayette serait donc d' avoir trop favorablement présumé, sans doute d' après elle-même, de la bonté du naturel et de la force de l' éducation dans les personnes de son sexe ; d' avoir supposé indistinctement le même courage et la même constance dans toutes celles qui se croiraient semblables à son héroïne ; d' avoir rendu plus glissante encore une pente déjà trop douce ; enfin de n' avoir pas fait sentir assez ce qu' on avait à craindre dans ce qu' elle faisait admirer et chérir.

p312

La princesse de Clèves, après bien des combats et une longue résistance, devenue coupable et malheureuse par la seule témérité de sa confiance en elle-même et en ses propres résolutions, eût été d' un exemple moins honorable pour son sexe, peut-être moins intéressant, mais certainement plus moral.

Toutefois, quelque glissant et périlleux que me semble le sentier par où le roman de la princesse de Clèves promène ses lecteurs sur les confins du vice, ce sentier est du moins celui du devoir et de la vertu : dans cet exemple tout respire les bienséances les plus sévères, et un sentiment de pudeur dont rien n' altère la pureté ; au lieu que dans la foule des romans qui depuis ont eu tant de vogue, c' est tantôt le vice coloré en vertu, tantôt le vice au naturel, mais peint avec tous ses attraits. Ici, c' est une honnêteté hypocrite, qui se reproche tout, et qui se permet tout ; là, c' est un libertinage effronté, qui se joue de tout ce qu' il y a de plus saint, et qui, dans sa légèreté, a toutes les grâces de l' esprit, tout le piquant du badinage, tout l' agrément des airs et des manières ; c' est, en un mot, le vice armé de tous les moyens de séduire, et il faut avouer que si ces peintures n' avaient pas le mérite d' être

morales, elles avaient celui d' être fidèles et ressemblantes.
On sait quelles furent les moeurs de la régence.
Du long ennui qu' avait causé la dignité d' une cour

p313

vieille et triste, on se précipita dans tous les excès du dérèglement et de la licence. Le vertige et l' ivresse d' une fausse opulence avait gagné tous les esprits, la masse des moeurs était corrompue dans toutes les classes de l' état. Il est bien vrai que l' enchantement qu' avait produit le système de Law, étant une fois dissipé, la leçon du malheur, l' aiguillon du besoin, la nécessité du travail, ramenèrent le peuple de son égarement, à cet état naturel de bonté qui est propre à ses moeurs domestiques. Mais la classe encore opulente n' eut pas les mêmes contre-poisons : le vice conserva ses privilèges dans le grand monde, et sur-tout la prérogative de se dévoiler sans rougir. Nous avons vu le temps où le personnage d' homme à bonnes fortunes, de tous les genres de fatuité le plus offensant pour les femmes, ne laissait pas d' être à la mode, et en grand honneur auprès d' elles. Il était du bel air, et presque de la bienséance, pour un homme aimable, ou qui prétendait l' être, d' avoir ce qu' on appelait une petite maison, afin de se donner, dans ses galanteries, une mystérieuse publicité ; nous avons vu la fleur des jolies femmes se disputer la gloire d' aller souper, ou tête-à-tête, ou en quadrille, dans ces asyles du plaisir. Tous les romans de ce temps-là copiaient les scènes qui s' y passaient, mais de manière à inspirer pour la licence de ces moeurs bien moins de mépris que d' envie. L' enjouement qui les animait, avait tout l' esprit de

p314

l' auteur. La coquetterie y était vive et piquante, le libertinage y était du meilleur ton ; et si quelqu' un, dans ces intrigues, jouait un rôle ridicule, c' était l' amant trompé ou le mari jaloux. Ces romans ont passé de mode en même temps que leurs modèles ; et si le fond des moeurs n' a pas absolument changé ; s' il est vrai, comme le prétendent quelques observateurs malins, que c' est la liberté qu' on a chez soi qui rend inutile en

amour le soin de la chercher ailleurs, au moins le vice a-t-il perdu cette effronterie intrépide qui encourageait à l'imiter, et ne laissait pas même à la faiblesse la crainte d'avoir à rougir. Tout n'est désespéré pour les mœurs publiques, que lorsque les mauvais exemples peuvent se montrer sans pudeur.

Les écrivains qui dans leurs romans ont peint les vices de ce temps-là, croyaient peut-être en faire la satire ; et je n'ai pas envie de leur disputer cette louable intention. Mais n'avons-nous pas vu au théâtre les petits-maîtres, dont on jouait les ridicules, venir étudier les airs de tête, les mouvements, les tons de l'acteur qui faisait leur rôle, pour le copier à leur tour ? La comédie était pour eux bien réellement une école ; mais un raffinement de fatuité était le fruit de la leçon. Il en était de même de la lecture des romans ; et à l'école de versac on s'instruisait dans l'art profond d'être un aimable et dangereux perfide. L'office et le vrai caractère de la satire est de

p315

présenter le miroir au vice, mais de manière à lui faire honte ou à lui faire peur de son image ; et dans ces romans, ni le caractère d'un fat, ni celui d'une coquette n'était ressemblant à faire peur, ni à faire honte au modèle.

Il est étrange que, parmi tant d'écrivains qui, dans leurs romans, ont voulu nous peindre leur siècle, il y en ait eu si peu qui soient sortis du cercle des mœurs libertines, et pas un qui ait entrepris d'être dans le genre du haut comique, ce qu'était Rabelais dans le grotesque et le bouffon.

Quand j'ai parlé de la satire, je n'ai point laissé d'équivoque entre la satire personnelle et diffamante, que je déteste, et la satire générale, qui, sans désigner les personnes, ni donner lieu à la malignité des allusions, serait la censure innocente des ridicules et des vices : tantôt plaisante, et livrant au mépris la sottise ou la vanité ; tantôt sérieuse, et attachant l'opprobre à ce qui mérite l'opprobre ; car alors ce serait trop peu que de jouer avec le vice : dès qu'il passe le ridicule, on est obligé d'inspirer ou du dégoût pour sa bassesse, ou de l'aversion pour sa laideur, ou de la crainte pour ses dangers. Le plus sûr même est de réunir au moins deux de ces sentiments ; car souvent l'un des trois ne suffit pas pour le faire haïr ou craindre.

Le roman satirique, tel que je le conçois,
demanderait tantôt la plume de Lucien, de

p316

La Bruyère, ou d' Hamilton, tantôt celle de Juvénal, je n' ose dire le pinceau de Molière. Celui de Le Sage y suffirait avec une étude plus savante des moeurs et une connaissance plus familière et plus intime d' une certaine classe de la société que l' auteur de Gilblas n' avait pas assez observée, ou qu' il ne voyait que de loin. Mais, du côté sérieux et grave, nul homme n' eût excellé dans ce genre comme Rousseau, l' auteur d' émile, si sa mélancolie lui avait permis de voir le monde tel qu' il est, et qu' il lui eût été possible d' en faire la censure avec une équité rigide, sans prévention et sans humeur.

Ce genre, dans lequel nous n' avons fait encore que de faibles essais, serait, il est vrai, difficile : car il devrait être un mélange de finesse et de force, de profondeur et de légèreté, de philosophie et d' enjouement ; ce qui suppose une grande souplesse dans l' esprit comme dans le style, et singulièrement deux tons, l' un plaisant et l' autre sévère, que l' on ne trouve employés tour-à-tour et dans un haut degré, que dans les lettres de Pascal.

Marivaux, moins minutieux et affectant moins la finesse, était fait pour saisir avec sagacité les ridicules de son siècle ; et une lettre que nous avons de lui, prouve que l' éloquence grave ne lui aurait pas manqué dans les situations et les peintures qui la demandent ; mais, par la tournure habituelle de son esprit, et par le goût de

p317

prédilection qu' il avait pour des subtilités piquantes, il ne s' est presque jamais donné l' occasion d' exercer un pinceau mâle et vigoureux. à orec d' être délié dans sa touche, il est sec et d' un naturel qui sent l' art. C' est le gérardon du roman. Si, moins apprivoisé, moins familiarisé avec les moeurs de son siècle, Voltaire eût mis de l' étude à les peindre, tantôt du côté ridicule, tantôt du côté sérieux ; c' eût été lui qui, avec cette vivacité piquante et cette vigueur de pinceau dont il était doué, eût excellé dans ces peintures dont

il nous a donné de savantes esquisses. Mais quelquefois le côté plaisant lui a fait oublier le côté moral. Indulgent comme Horace, et léger comme lui, avec plus de gaieté encore, il a joué lui-même, en s'amusant de tout, le rôle de *pocourante*.

L'abbé Prévôt, que la nature avait doué d'une sensibilité profonde et d'une éloquence véhémence, semble avoir oublié que le roman fut fait pour corriger les moeurs, et avoir borné son ambition à le rendre intéressant et pathétique. C'est de tous les genres celui dont le succès est le plus assuré, le plus universel, et, j'oserai le dire, le plus facile à obtenir à peu de frais.

Depuis le peuple jusqu'au petit nombre des esprits les plus cultivés, chacun demande à être ému, et peu de gens sont difficiles sur l'espèce d'émotion qu'on leur fait éprouver, et sur les moyens qu'on y emploie. Ainsi, dès qu'un homme

p318

doué d'un peu d'imagination se met à la place de la nature et de la fortune pour disposer, comme bon lui semble, les accidents, les situations, les événements de la vie, il est sûr de tirer du jeu moral et du jeu physique de tant de causes du malheur, un spectacle qui nous émeuve ; et, comme il est encore facile de donner à l'infortuné un caractère d'innocence ou de bonté qui nous attache, l'art de rendre sa situation intéressante est connu des plus maladroits. Aussi entendez-vous dire souvent d'un roman mal conçu, mal tissu, mal écrit, et aussi dénué des grâces de l'esprit que de l'éloquence de l'ame, qu'il est intéressant.

L'auteur, il est vrai, ne sait pas y faire parler la nature ; mais il la fait gémir ; et quand la nature est souffrante, sa plainte seule nous attendrit, et ses cris nous déchirent.

Qu'est-ce donc qui rend difficile, estimable, ingénieux enfin, cet art si justement vanté d'intéresser et d'émouvoir ? Sa fin ultérieure et sa bonté morale. L'homme, je le répète, se plaît à être ému, et s'il ne fallait que lui plaire, il serait presque aussi aisé de remuer son ame par des affections douloureuses, que d'irriter ses fibres et d'allumer son sang par des breuvages empoisonnés, ou par des liqueurs enivrantes. Mais pour l'un et pour l'autre organe de notre sensibilité, il est des impressions nuisibles et des impressions salutaires ; et l'art de feindre, pour émouvoir, est une espèce de chimie qui a ses remèdes et

ses poisons.

p319

Sans m'engager ici dans l'analyse des passions humaines, j'en distingue trois classes, les vicieuses, les vertueuses, et les indifférentes entre le vice et la vertu. Décider les indifférentes, les diriger au bien par l'attrait de l'exemple, de l'opinion, de l'habitude ; donner aux bonnes le degré d'énergie qui leur convient, pour s'élever jusqu'à ce terme, au-delà duquel serait ou le vice ou l'excès, et leur marquer cette limite ; réprimer les mauvaises par tous les sentiments d'effroi, de répugnance, d'indignation, de mépris et de honte, qui peuvent naître de leurs effets vivement exprimés ; épurer leurs sources communes, la sensibilité, l'activité de l'ame ; tempérer la chaleur qui les anime et qui les développe ; éclairer et rectifier cet intérêt, cet amour de soi-même, dont elles ne sont toutes que les métamorphoses : tel est l'effet du pathétique, sagement et habilement employé.

J'ai fait voir ailleurs que chez les anciens le grand effet du pathétique était de guérir l'ame de l'impatience et de la peur, en l'habituant au spectacle du malheur et de la douleur attachés à la vie humaine, et sur-tout au spectacle de ces calamités qui suivent les hautes fortunes et font gémir les rois eux-mêmes sous le dur ascendant de la nécessité ; j'ai dit quelles étaient les leçons de constance, de résignation, de courage qu'on y donnait au commun des hommes. J'ai observé que le théâtre moderne s'est proposé une autre

p320

fin, celle d'intimider les passions actives, en nous rendant témoins des malheurs qu'elles causent, et en nous faisant compâtrir aux tourments qu'elles font souffrir. C'est à quoi se réduit toute la théorie de l'imitation pathétique ; et hors de là, non-seulement l'effet en serait inutile, mais le plus souvent dangereux.

C'est sans doute un spectacle attendrissant que de voir l'innocence accablée par l'infortune. Mais si la cause en est inévitable, de quel fruit en sera l'exemple ? L'impression pénible et triste d'un malheur obstiné, qu'il ne dépend de l'homme

ni de prévoir ni d'écarter, ne sera-t-elle pas décourageante ou révoltante, selon les caractères des témoins qu'elle affectera ? Et si, après avoir soutenu le malheur avec constance et sans bassesse, l'innocent y succombe, ne dira-t-on pas comme Oedipe :

misérable vertu ! Don stérile et funeste !

Supposé même qu'en faveur du malheureux poursuivi par la destinée, s'opère une révolution ; si la cause de ce retour est elle-même un jeu de la fortune, que conclure de ses caprices, sinon que l'homme en est l'esclave et le jouet ? Cette triste moralité du théâtre ancien peut avoir lieu encore dans le genre héroïque. Elle peut rappeler aux rois qu'ils sont des hommes ; et ce que Philippe se faisait redire tous les matins à son réveil, le spectacle tragique le dit aux souverains

p321

de mille manières plus éloqu岸tes. Mais qu'apprendra au commun des hommes le drame ou le roman qui retrace à leurs yeux les misères qui les assiègent, les accidents qui les menacent ? C'est une source d'intérêt inépuisable, je le sais bien, que les dures extrémités ou du péril ou du malheur ; et avec des prospérités injustes et d'indignes calamités, on peut remuer aisément tous les ressorts du pathétique. Mais qu'on accumule dans un roman les accidents les plus funestes, des inondations, des naufrages, des incendies, la ruine et la désolation qui accompagnent ces grands désastres, et le désespoir qui les suit, la misère, la solitude, l'abandon, l'esclavage, l'oppression, l'horreur des cachots, le besoin qui presse un malheureux entre le crime et le remords ; que l'on ajoute à ces peintures, comme autant de causes du malheur, l'iniquité, la dureté des hommes, l'ingratitude, la perfidie et la noirceur, l'insolence et l'insulte du méchant impuni, du fourbe triomphant, enfin tous les succès du crime, et l'inclémence d'un ciel d'airain que ne peut pénétrer la plainte et la prière de l'homme de bien malheureux, ou de l'innocent opprimé ; on va déchirer tous les cœurs ; et si on ne veut que des effets, on en produira de terribles. Mais quand les larmes auront coulé de tous les yeux, que restera-t-il dans les âmes ? La triste conviction qu'il est dans la nature et dans la conviction de l'homme une foule de maux dont

p322

il ne peut se garantir : réflexion accablante pour la faible innocence, désespérante pour la prudence humaine, affligeante pour la vertu, et que, sans des motifs surnaturels, la philosophie elle-même a bien de la peine à soutenir. Une hypothèse plus morale, et dans laquelle l'art d'émouvoir est bien évidemment utile, c'est lorsque le roman, comme la tragédie, nous prémunit contre le charme et le danger des passions actives ; mais cet art même demande encore de l'adresse et de la prudence. Dans des caractères mêlés de force et de faiblesse, dans l'homme sage devenu insensé, dans l'innocent devenu coupable, dans l'homme heureux, couvert de gloire, et tout-à-coup précipité jusqu'au fond d'un abîme de malheur et d'humiliation, nous faire plaindre et redouter l'effet d'une passion intéressante dans son principe, excusable dans ses erreurs, mais funeste dans son délire et criminelle dans ses excès : telle est aujourd'hui la théorie du pathétique dans les romans comme sur la scène ; et le moyen de la mettre en pratique avec sagesse et sûreté, c'est de combiner de manière les mœurs et les événements, que l'impression qui en résulte contribue à nous faire aimer, haïr, désirer, craindre, applaudir ou blâmer, saisir et embrasser avec admiration, ou repousser avec mépris, ce qui doit naturellement produire telle ou telle de ces affections dans l'âme d'un homme de bien, ou dans le cœur d'une femme honnête.

p323

Ce principe établi, rien de plus facile que d'en faire l'application, en se demandant à soi-même : après avoir arrosé de mes larmes ce roman où l'amour le plus tendre est prostitué à rendre intéressants les vices les plus bas, et dans lequel ce qu'il y a de plus sacré au monde après la vertu, le malheur, n'est qu'un moyen de séduction que l'on emploie pour m'attacher à un jeune escroc et à une jeune prostituée ; après cette lecture, en suis-je plus sévère ou plus indulgent pour les vices que l'on m'a peints ? Et si, avec des mœurs déjà trop décidées pour craindre la séduction, je puis impunément m'y laisser attendrir, suis-je également sûr que mes enfants, après avoir associé leur âme à celle de Manon Lescaut et du chevalier des Grieux, l'en retireront aussi pure qu'elle l'était avant cette liaison que produit un

vif intérêt ?

Pour inspirer la compassion en faveur de ces deux libertins, l' auteur n' avait aucun besoin de leur attribuer des bassesses, et c' est évidemment un tour de force qu' il a voulu faire, que de concilier à l' avilissement, l' intérêt même de l' estime, et d' ennoblir le libertinage, en l' alliant avec l' amour. C' est par une semblable alliance que le même écrivain, dans un autre roman, a su nous attacher au caractère d' un scélérat, je parle de Gélin, personnage vraiment tragique, mais qu' il eût fallu faire expirer sur la roue, et qu' il fallait sur-tout ne jamais rendre intéressant. Il est bon de

p324

prouver sans doute qu' un amour violent peut dénaturer l' homme, le dépraver et l' avilir ; mais il est un degré de perversité qui ne doit plus admettre ni l' estime, ni la pitié ; et il n' est pas bon de donner un caractère qui commence par gagner tous les coeurs, une ame noble, tendre, courageuse, à celui qui bientôt n' étant plus qu' un homme vil, un fourbe, un scélérat profond, appliquera tout son génie à séduire la femme de son ami, à le calomnier près d' elle, à désespérer l' un et l' autre, et finira par se couvrir du manteau de l' hypocrisie, pour exécuter plus sûrement le plus lâche des attentats.

Le crime peut être l' effet d' un mouvement soudain, rapide et passager ; et on le pardonne au délire d' une passion violente, quand il est suivi du remords : c' est l' accès d' une fièvre ardente ; et, comme il n' est incompatible ni avec un fond de bonté, ni avec un fond de vertu, il peut laisser au criminel quelques droits à l' estime et à la bienveillance. Mais la persévérance d' une scélératesse réfléchie et préméditée exclut toute bonté morale ; et un composé aussi monstrueux que le caractère de Gélin, ou n' existe point dans la nature, ou, s' il y existe, il est un de ceux que l' imitation doit s' abstenir de reproduire, de peur de les multiplier.

Qu' a donc voulu l' auteur de ces peintures ? être immoral ? Assurément il n' en a pas eu la pensée : il a voulu nous remuer par de nouveaux

p325

ressorts, créer des caractères singuliers et frappants, réunir les extrêmes, former un assemblage, fortement contrasté, de grandeur d'ame et de bassesse, de qualités aimables et de vices honteux, de sensibilité touchante et de fureur atroce ; et, par cette éloquence dont il était doué, rendre l'effet de ce mélange vraisemblable et intéressant.

L'abbé Prevôt, avec une imagination féconde et une ame brûlante, avec un style abondant, facile, et naturel, plein d'énergie et de chaleur (lorsqu'il n'est pas trop négligé), aurait été le vrai modèle de la narration pathétique ; mais sa situation l'obligeait à écrire précipitamment et de verve, sans se donner le temps de la réflexion ; et, content d'un succès rapide, il n'eut jamais, ni en bien, ni en mal, d'autre intention que d'être lu avidement, et par la multitude : ce qu'il put donc imaginer de plus capable de l'émouvoir, fut pour lui l'utile et le beau.

S'il est vrai cependant qu'il eut toujours soin d'attacher le remords au crime, et le malheur au vice, n'en est-ce point assez ? Me dira-t-on. C'en est assez sans doute pour l'effet pathétique ; mais pour l'effet moral, ce n'en est point assez. Et que faut-il de plus ? Que le personnage dévoué au malheur soit innocent ? Non, car ce genre de pathétique est très-peu moral, selon moi. Que le personnage, égaré par la passion, soit odieux ou méprisable ? Non, car il ne serait plus à plaindre ;

p326

et je n'entends pas que l'on sépare la compassion de la terreur. Que faut-il donc ? Il faut que dans le personnage intéressant, le malheur soit l'effet du crime, le crime l'effet de l'égarement, l'égarement l'effet de la passion ; et que la passion prenne sa source dans un fond de bonté naturelle, qui ne soit souillé d'aucun vice détestable par sa noirceur, ou dégradant par sa bassesse ; car si un vice odieux en lui-même se concilie avec quelque vertu, comme la perfidie avec la prudence, l'ingratitude avec la fierté, la dureté avec la force d'ame ; ou si un vice méprisable et avilissant, comme tous ceux qui blessent la probité dans l'homme, la pudeur dans la femme, se concilie avec la bonté ; il arrivera infailliblement, ou que le sentiment de haine ou de mépris qu'on doit au vice, affaiblira les sentiments d'amour qu'on doit à la bonté, d'estime et de respect

qu' on doit à la vertu ; ou que, s' il laisse subsister l' intérêt de l' un et de l' autre, il y participera lui-même ; et cet intérêt lui servira de véhicule pour s' insinuer dans les coeurs. C' est sur-tout ce mélange de vice et de vertu, qui, selon moi, rend dangereux le plus éloquemment écrit de tous nos romans, *la nouvelle Héloïse* ; et l' auteur lui-même en convient : *jamais fille chaste, dit-il, n' a lu de romans ; et j' ai mis à celui-ci un titre assez décidé, pour qu' en l' ouvrant on sût à quoi s' en tenir. Celle qui, malgré ce titre, en osera lire une seule page, est une fille*

p327

perdue ; mais qu' elle n' impute point sa perte à ce livre : le mal était fait d' avance ; puisqu' elle a commencé, qu' elle achève de lire : elle n' a plus rien à risquer.

eh quoi ! Dans l' âge de l' innocence, la chasteté, même la plus pure, est-elle un sûr préservatif contre la curiosité ? Un titre ! *lettres de deux amants* ! est-ce là un épouvantail ? Et celui qui met de doux poisons sous la main des enfants, dira-t-il que s' ils s' empoisonnent on ne doit point l' en accuser ? Or fut-il jamais de poison mieux assaisonné que celui de cette lecture ? Et publier un livre que l' on croit dangereux, le publier après l' avoir rendu le plus attrayant qu' il a été possible, et se déclarer innocent du mal qu' il fera, et qu' on a prévu ; est-ce parler de bonne foi ? Richardson a-t-il eu besoin d' une semblable préface, lorsqu' il a publié *Clarisse* ? je n' insisterai point ; mais je l' expliquerai, ce danger que l' auteur annonce.

D' abord, à ne voir que les faits, et sans considérer l' art dont il les colore, Saint-Preux est bien réellement un de ces corrupteurs domestiques, à qui la loi ne fait aucune grâce ; Julie est bien réellement une de ces filles que leur fragilité condamne à un modeste célibat ; et voyez de quelles couleurs sont fardés ces deux caractères, de quels dehors d' honnêteté et de dignité tout cela s' enveloppe, et quel beau vernis de paroles est répandu sur ces mauvaises moeurs.

p328

Jamais l' art de bien dire, en faisant mal, ne fut porté si loin. L' hospitalité, la confiance, la pudeur, tout est violé ; mais avec des manières et un langage si artistement composés, que la jeune fille qui s' abandonne, et le jeune homme qui l' a séduite, n' en sont guère moins estimés, et n' en paraissent que plus aimables. L' un et l' autre, il est vrai, se donnent toute licence de faillir ; mais dans leurs fautes ils conservent tant de bienséance et de grâce ; en offensant l' honnêteté ils lui en marquent tant de regrets ; leur amour a tant de répugnance à trahir le devoir, et s' en excuse ou s' en accuse avec tant de délicatesse ; la raison blâme si éloquemment ce que le coeur veut se permettre ; le coeur demande avec tant d' ardeur ce que la raison lui défend ; et, lorsqu' elle a cédé, on se repent si bien de ce qui n' a plus de remède, qu' il ne reste presque plus rien à reprendre ni à reprocher. Enfin le moment arrivé où la vertu est la victime de l' amour, avant de l' immoler, on lui rend tant d' hommages, elle est si religieusement parée et conduite à l' autel, qu' on la prendrait pour la divinité dont on va célébrer la fête. Qu' on me pardonne ce langage un peu trop figuré : je ne puis dire plus clairement combien me paraît immoral tout l' artifice et l' appareil qu' on a mis en usage dans ces situations, pour pallier le crime, pour ennoblir le vice, pour affaiblir ou dénaturer l' impression que l' un et l' autre devaient laisser. L' art de tout

p329

déguiser et de tout rajuster est tel dans ce roman, qu' au bout de l' intrigue, au moment que l' humiliation devrait au moins punir l' égarement et la faiblesse, on ne fait plus qu' admirer ceux pour lesquels on devrait rougir. Tel est, au moins dans de jeunes esprits, le résultat de la lecture de ce livre, admirable du côté du talent, mais par-là même encore plus redoutable du côté des moeurs. On me demandera ce que m' a fait Rousseau pour l' attaquer ainsi. Rousseau ne m' a rien fait, je n' ai jamais eu à m' en plaindre ; mais je ne puis lui pardonner d' avoir semé des fleurs au bord du précipice le plus glissant, et d' avoir employé un art prodigieux à faire voir qu' il y avait pour les vices dont la honte est l' unique frein, une manière de s' ennoblir.

Rousseau a dit en parlant de son livre : *si, après l' avoir lu tout entier, quelqu' un m' osait blâmer de l' avoir publié, qu' il le dise s' il veut*

à toute la terre, mais qu' il ne vienne pas me le dire : je sens que je ne pourrai de ma vie estimer cet homme-là.

j' aurais donc perdu son estime, si j' avais écrit de son vivant ce que je pensais de son livre ; et certainement je l' aurais écrit, sans fiel et sans déguisement.

j' ai vu les moeurs de mon temps, nous dit-il, et j' ai publié ces lettres ; que n' ai-je vécu dans un siècle où je dusse les jeter au feu !
quel est donc le temps où il soit bon de

p330

publier ce qu' on aurait dû brûler dans un autre ? Et si tout ce qui était né lui semblait déjà corrompu, ne devait-il pas quelque ménagement à ce qui était à naître ? N' attendait-il de son ouvrage qu' un succès assez éphémère, pour que l' enfant qu' il voyait au berceau, n' en eût jamais rien à redouter ? Je suis loin de penser que la licence que Rousseau s' est donnée de tout dire dans ses mémoires, soit un exemple à suivre ; mais, s' il est des personnalités offensantes qu' il n' est jamais permis de révéler, il est des vérités utiles qu' il n' est pas même permis de taire ; et la défense des moeurs publiques est de droit naturel, lorsqu' elle est fondée en raisons.

Je dirai donc du roman de Rousseau après sa mort, ce que j' en aurais dit de son vivant, et à lui-même : que je le crois d' autant plus immoral que tout a l' air d' y être honnête. Dans *Manon Lescaut et des Grieux, le libertinage est peint de ses couleurs ; l' amour et la bonté du naturel l' excusent, mais ils ne le déguisent pas : dans Julie et Saint-Preux il a si bien le ton, le langage, la contenance de la vertu, qu' on le prendrait presque pour elle. Tout ce que la faiblesse peut avoir de grâce et de décence dans ses faux pas et dans ses chûtes, les premières alarmes de la pudeur, ses timides délicatesses, ses imprudences, ses oublis, ses refus attrayants, ses résistances inutiles ; tout cela, dis-je, est nuancé avec un artifice qui enchante au lieu d' épouvanter. Jamais*

p331

le coeur humain n' a été mené du bien au mal par une pente si facile et si douce. De l' autre côté,

l' amour est peint avec tant de chaleur, il s' enveloppe de tant d' apparences de probité, de bonté, de noblesse ; le séducteur se montre tour-à-tour si passionné, si délicat, si sage, si généreux, si éloquent sur-tout, qu' à peine le jeune homme le plus honnête croirait devoir se reprocher d' être un Saint-Preux, s' il rencontrait une Julie ; et qu' à peine la plus sévère oserait se promettre de n' être pas une Julie, s' il y avait pour elle un Saint-Preux.

Qu' a donc voulu, demanderai-je encore, qu' a donc voulu l' auteur de ce roman ? Prouver qu' avec de beaux semblants d' honnêteté, l' on pouvait rendre intéressant un vice qui n' est que trop séduisant par lui-même ? Certes il n' avait pas besoin pour cela de tout son art et de tout son talent. Prevôt, dont je viens de parler, n' a prodigué, dans Manon Lescaut, ni l' éloquence ni les sophismes ; et il a rendu ses deux libertins plus intéressants que les deux amants de Rousseau. Celui-ci a-t-il donc voulu offrir à la jeunesse, dans ses égarements, la perspective d' un retour honorable vers le devoir et la vertu ? Mais ne voyait-il pas que cette perspective d' une belle retraite, et d' une considération renaissante, après que l' on s' est avili, est, maintenant sur-tout, le plus funeste des encouragements, et peut-être celui de tous qui fait le plus négliger l' opinion

p332

et mépriser la renommée ? Dans tous les temps, pour abuser et endormir sa conscience, on a pu se promettre de regagner sa propre estime, en revenant de ses erreurs. Mais il était réservé à notre siècle de permettre à l' homme flétri et à la femme déshonorée, d' espérer qu' après des bassesses et de honteux dérèglements, une contenance imposante, une récrépiature d' honnêteté tardive les blanchirait et leur rendrait leurs droits à l' estime publique. Il n' est malheureusement plus vrai de dire que l' honneur soit une île escarpée et sans bords : celui qui en sort, ne voit déjà que trop de moyens d' y rentrer ; et en confirmant l' opinion, que tout s' oublie et se répare, Rousseau n' aura fait qu' ajouter encore à cette funeste sécurité.

Enfin a-t-il voulu montrer combien l' intimité, la familiarité, la liberté habituelle du tête-à-tête, est périlleuse entre une jeune fille honnête et un jeune homme vertueux ? C' est encore une vérité malheureusement bien commune ; mais, pour

en donner un exemple, fallait-il employer tant de manèges à déguiser la faute, ou tant d' art à l' atténuer ?

Le crime de séduction est infâme, et puni du dernier supplice : il est encore plus irrémissible dans le maître chargé d' instruire la jeune personne qu' il a séduite ; il l' est sur-tout dans le corrupteur domestique qui abuse de l' asyle et de la confiance que l' on accorde à son état ; et plus la

p333

sainteté de ses devoirs les rend inviolables, plus en les violant il se rend infâme et odieux : c' est même sur la honte et la peine attachées à cette espèce de sacrilège, que repose la sûreté de l' innocence, la foi de l' hospitalité, l' honneur d' une famille. Que peut donc avoir de moral toute l' éloquence employée à donner le change au reproche et à l' indignation publique sur cette horrible profanation ? Saint-Preux n' est point aux gages du père de Julie, et l' on a cru éluder par-là l' infamie attachée à la trahison domestique ; mais c' est là, selon moi, l' un des grands torts de ce roman : car, entre l' homme de confiance à qui l' on accorde l' hospice, et qui perce le coeur à la mère imprudente qui ose lui confier sa fille, et l' homme qui reçoit de plus un juste et modique salaire, la différence est si peu de chose, que celui-ci, tenté du même crime, ne manquera jamais de s' appliquer les excuses qu' on donne à l' autre. Pourquoi un jeune maître de danse ou de musique, s' il est bien amoureux, se croira-t-il moins pardonnable de séduire ma fille, que ne l' était Saint-Preux d' avoir séduit Julie ? N' aura-t-il pas de même pour excuse un coeur, des sens, une ame vive, l' occasion et des désirs ? Et n' en sera-t-il pas de même de toutes les nuances qu' on fait servir de palliatif à la conduite de Julie ? Un écrivain ne doit pas oublier que le coeur humain, dans ses faiblesses et dans ses vices, ne demande pas mieux que d' avoir des excuses, et que

p334

toute excuse lui est bonne pour se déguiser à lui-même le mal auquel il est enclin. Rien ne lui sera donc plus cher que des exemples qui l' encouragent à suivre ses penchants, ou qui adoucissent le

reproche qu' il craint qu' on ne lui fasse de les avoir suivis. Vous aurez beau ménager dans l' exemple des différences qui le distinguent et qui l' exceptent de la règle commune ; chacun le verra du côté qui lui ressemblera le plus. Les circonstances ne seront pas les mêmes, mais on y suppléera par des équivalents ; et si, pour rendre le pas glissant et la chute excusable, il ne faut que des situations imprévues et difficiles, des moments de trouble et d' erreur, des surprises involontaires, des combats même, et, après la défaite, des pleurs, des plaintes, des regrets ; chacun, dans sa position, se croira sans peine aussi digne d' indulgence et d' estime que ceux qu' il aura plaints et pardonnés dans le roman.

Or celui de tous les romans qui me semble donner le plus d' attraits et de subterfuges au vice, c' est celui de Rousseau ; et, quoi qu' on dise pour l' excuser, il sera toujours vrai, non pas que la jeune personne qui l' aura lu sera *perdue* (cette hyperbole est une adresse pour affaiblir la vérité), mais qu' elle en sera plus accessible au péril de l' occasion, moins effrayée de la honte attachée à une faiblesse, plus disposée à se livrer aux séductions de l' amour. Je me suis donc mis à la place du père de famille qui trouverait sa fille

p335

les yeux en larmes, le visage enflammé, et le coeur palpitant, lisant *la nouvelle Héloïse* ; et je n' ai pas eu besoin d' être l' ennemi de Rousseau, pour le blâmer d' avoir fait ce roman.

Il y avait un moyen de le rendre moral ; mais il ne pouvait l' être qu' autant que le séducteur aurait au moins été chassé, ou se serait banni lui-même, chargé de honte et de remords ; et que la jeune infortunée qui s' est livrée à lui, se serait condamnée à pleurer dans l' humiliation, et à ne se marier jamais. Alors que devenaient, me direz-vous, ces lettres éloquentes que des situations singulières ont amenées ? Elles n' avaient plus lieu, je le sais bien ; et le bel esprit y eût perdu de grands modèles dans l' art d' écrire ; mais plus on y a mis de chaleur et prodigué de charmes, plus la passion qui les anime, et le vice qu' elles colorent, ont un venin subtil et pénétrant.

J' en reviens donc à mon principe : l' instinct des animaux choisit parmi des plantes venimeuses, l' herbage innocent et salubre qui doit être leur aliment ; l' instinct moral de l' homme ne choisit

pas de même, entre les exemples nuisibles,
l' aliment pur et sain dont son ame doit se nourrir.
Au lieu de le tromper encore par des déguisements,
il faut donc l' éclairer ; et c' est la tâche
de l' écrivain. Ce n' est pas que l' intérêt de l' art
et l' avantage de l' artiste ne fût bien souvent
d' imiter les jeux et les caprices de la nature, dans

p336

ces nuances indécises de vice et de vertu, dont
elle compose et varie le tableau du monde moral ;
mais par la même raison que dans nos jardins
nous ne cultivons pas des fruits empoisonnés et
des plantes nuisibles, quoique la nature en
produise ; de même, dans nos fictions, ce n' est pas
assez d' imiter, il faut épurer la nature ; et
singulièrement dans un genre d' écrits qui fait les
délices de la jeunesse, ce ne doit jamais être au
péril de ses moeurs qu' on lui procure des
plaisirs.

Peignez l' amour, car il est bon en soi ;
peignez-le même avec tous ses charmes : mais qu' il
les doive à l' innocence, à la bonté, à la vertu :
nulle indulgence pour ce qui est vil et bas, nul
ménagement, et sur-tout nulle décoration pour
ce qui est malhonnête ; et si l' amour, dans un
même coeur, se trouve avec le vice, que ce ne
soit que pour l' humilier, le corriger, ou le punir.
Les anglais nous ont donné de grands exemples
dans ce genre d' écrire : ils n' y ont mis ni
l' élégance, ni le brillant, ni les grâces légères de
nos romans licencieux ; ils n' y ont employé ni
le tragique sombre des romans de l' abbé Prevôt,
ni l' éloquence artificielle qui, dans le style de
Rousseau, nous éblouit et nous enchante ; mais,
par la seule force du naturel, ils l' ont rendu
intéressant et profondément philosophique ; ils y
ont réuni, au plus haut degré, la vraisemblance,
le pathétique, la vérité et la bonté des moeurs.

p337

Dans *Tomes Jones*, roman de Fielding, quelle
distinction fine et juste entre les erreurs et les
vices ; entre ces écarts passagers, qui, dans un
jeune homme, ne prennent rien sur la bonté du
naturel, et ces vices profonds et graves qui ne
laissent rien espérer du mauvais coeur où ils sont

empreints ! Quel contraste de caractères, que ces deux jeunes gens, l' un dissimulé, fourbe, et méchant jusqu' à la noirceur, sous les dehors de la sagesse ; l' autre, ayant contre lui toutes les apparences, et sincère, bon, généreux jusqu' à la magnanimité ! Quelle indignation l' un inspire ; et l' autre, quel tendre intérêt ! Quel soulagement on éprouve, lorsque cet odieux Blifil est démasqué, et que l' aimable et vertueux Jones est connu et rentré en grâce ! Il n' y a rien là d' équivoque, ni dans les moeurs, ni dans l' exemple, ni dans l' impression qu' il laisse ; sans préambule et sans épilogue, chaque chose y produit son effet naturel.

Et Clarisse ! Quel apologue, que les suites épouvantables de la faute la plus légère, dans une fille que la nature semblait avoir faite à plaisir pour être l' orgueil de son sexe, les délices de sa famille, l' objet des voeux de tous les coeurs bien nés ! Quelle effroyable perspective pour un sexe doux et facile, pour un âge faible et crédule, que cet abyme d' ignominie et de malheur, dans lequel un seul pas hors des limites du devoir précipite l' innocence, la bonté, la vertu, et

p338

la vertu la plus aimable ! Quelle censure à jamais effrayante de la tyrannie domestique ; quel reproche et quel avis terrible pour des parents qui abusent de leurs droits ! Quelle éloquente révélation des noirceurs que peuvent cacher, dans un jeune homme, les grâces de l' esprit, les charmes du langage, les agréments de la figure, et tous les dons de séduire et de plaire ! Quel exemple des perfidies et des horreurs dont l' orgueil et l' amour, réunis dans une ame violente et dans un coeur dépravé, sont capables ! Quel tribunal enfin, quel juge, et quel arrêt pour toute une famille coupable et accablée de remords, que les funérailles de Clarisse ! Tout est simple dans ce roman, hormis le caractère atroce et monstrueux, mais malheureusement encore trop naturel, de Lovelace : nulle affection d' éloquence, nul épisode tiré de loin et artistement enchâssé, nul détail curieusement travaillé, nulle ostentation d' esprit ni de philosophie. L' auteur ne s' y montre jamais ; on ne soupçonne pas même qu' il y en ait un. On est persuadé que ce n' est qu' un recueil de lettres, qu' on n' a pas même retouchées ; chacun y parle son langage, et avec une vérité si distincte, que, sans la signature, on

reconnaît la main. Dans l' intrigue, rien d' arrangé, rien de composé dans les scènes ; tout y est naturel et comme spontané. Les groupes s' y forment d' eux-mêmes ; la beauté du tableau résulte de l' ensemble et de la situation. Il y a peut-être

p339

dans la marche de l' action trop de lenteur ; mais cette lenteur est celle d' un orage qui grossit insensiblement, et qui gronde avant d' éclater : elle peut fatiguer des âmes vives et légères, dont la curiosité impatiente plaint le temps qu' elle donne à ce qui l' intéresse, veut savoir au plus vite ce qui l' attend, jouir d' une émotion rapide et fugitive, et aussitôt changer d' objet. Mais les âmes qui se complaisent dans un intérêt prolongé, qui les attache, et qui par degrés les pénètre, pardonnent sans regret quelques longueurs au développement des sentiments divers dont ces lettres sont animées. Il est difficile en effet d' éviter les répétitions dans un genre d' écrit où les cœurs se répondent, et se renvoient, comme autant d' échos, les impressions qu' ils reçoivent, les émotions qu' ils éprouvent ; et je conçois comment, de la traduction française de Clarisse, une âme profondément sensible ne voit plus rien à retrancher.

Ce fut un bonheur rare pour le plus pathétique des écrivains anglais, de trouver en France un traducteur comme l' auteur de Cléveland. Mais ce qui n' est pas concevable, c' est que la même plume qui avait décrit la sépulture de Manon Lescaut, eût retranché du roman de Clarisse les funérailles de Clarisse. Un écrivain d' un caractère encore plus analogue au génie de Richardson nous a restitué ce tableau si déchirant et si moral, ce tableau qu' on ne verra jamais sans mêler ses

p340

larmes à celles de miss Howe, tendre et parfait modèle d' une sainte amitié. Grandisson n' a pas eu en France le même succès que Clarisse ; mais du côté moral c' est encore un chef-d' oeuvre de la plus saine philosophie : l' un, comme je l' ai dit, est l' effrayant tableau de l' innocence à la merci du crime ; l' autre présente le plus touchant spectacle de l' influence

de la vertu et de son ascendant sur tous les coeurs honnêtes.

Le défaut qu' on reproche au caractère de Grandisson, est d' être infaillible, accompli, et d' une égalité parfaite. Je conçois aisément qu' un homme en qui chaque nouvelle épreuve signale une vertu nouvelle, qu' un homme généreux, magnanime et modeste, sensible au degré qu' il le faut pour être bon par excellence, d' une droiture incorruptible, d' une sagesse inaltérable, d' un sang-froid, d' un courage que rien n' étonne et que rien n' ébranle ; je conçois, dis-je, qu' un tel homme impatient l' homme envieux qui se compare à lui, et déplaît à la femme vaine qui ne le voit jamais susceptible, même en amour, d' une erreur ou d' une faiblesse. L' amour-propre est importuné d' une supériorité dont rien ne le console ; et sa ressource, quelquefois même son premier mouvement, est de se dispenser de croire à ce qu' il faut tant admirer. La coquetterie est encore plus blessée d' une égalité d' ame dont rien ne peut déranger l' équilibre ; et dans un coeur qui se

p341

possède au point de régler tous ses mouvements, elle ne voit qu' une froide chimère, sans vraisemblance et sans attrait.

Mais il n' est pas moins vrai que dans ce caractère, rare et merveilleux par l' accord de ses qualités réunies, tout est simple, aisé, naturel, sans ostentation, sans effort ; que dans cette élévation d' ame il n' y a rien d' outré ; que dans cette conduite, toujours si noble et si généreuse, il n' y a pas un trait romanesque ; que dans les situations critiques et les conjonctures délicates où se trouve ce personnage, ce n' est jamais qu' un homme de bien, tel qu' il est possible à chacun de l' être, si, avec une raison saine, l' on se sent doué d' un bon coeur. Ce n' est donc qu' avec de la bonté, de la droiture, du courage, et un juste mélange de sensibilité, de force, et de douceur, que ce modèle est composé : il en résulte cependant un ensemble si admirable, qu' avec les simples qualités d' un homme, sir Charles Grandisson est comme un dieu à qui l' on rend une espèce de culte, et pour qui l' amour le plus pur, le respect le plus tendre, la vénération la plus profonde et la plus unanime, n' ont rien que de très-juste et de très-naturel.

C' est cet empire universel, attribué à la simple vertu, à la constante égalité d' une belle ame

fidèle à ses principes, qui forme le tableau exposé sous nos yeux dans le roman de Grandisson : modèle peut-être affligeant pour des coeurs lâches ou déjà

p342

corrompus, effrayant pour des ames faibles, mais encourageant pour toutes celles qui se sentent quelque énergie et un fond de bonté que le vice n' a pas atteint.

Or dans cette intention, qui est bien évidemment celle de l' écrivain, quoi de mieux composé que le groupe de ces trois femmes, la noble et sage miss Biron, l' ingénue et douce émilie, la pieuse, modeste et fière Clémentine, toutes les trois adorant le meilleur des hommes, chacune avec son caractère et une sensibilité graduée, depuis la naïve tendresse, jusqu' au délire de l' amour !

Je ne veux pas dissimuler que l' intérêt de ce roman étant moins vif que celui de Clarisse, les longs détails y sont plus fatigants ; et je répéterai ce que j' en écrivais il y a vingt-neuf ans, d' après l' impression que j' en avais reçue dans une première lecture : le temps n' y a presque rien changé.

" l' avantage de ces romans (épistolaires) est de donner, disais-je, pour auditeurs à celui qui raconte, des personnages intéressés. La narration en est plus vive et plus touchante, l' effusion des sentiments plus naturelle, le lecteur plus attentif, plus impatient, plus ému : car il se met tour-à-tour à la place de l' acteur qui parle et de

p346

celui qui écoute ; il oublie l' auteur, il s' oublie lui-même. Etc.

Je me suis plu à rapprocher les deux impressions que m' a faites ce livre, à vingt-neuf ans d' intervalle.

En général, dans les romans anglais, au moins dans ce que j' en ai lu, on voit une intention morale, et une vérité de touche et d' expression dans la peinture des caractères, qui me semble très-préférable à la manière de ceux de nos romans où l' on a prodigué le plus d' esprit et de couleurs brillantes ; et c' est pour avoir pris exemple des anglais, qu' avec un goût formé et une plume

excellente, une femme a eu parmi nous tant et de si justes succès. Passons au roman politique.

Celui-ci, comme l'épopée, s'attache à de grands intérêts, peint les mœurs des nations, fait agir de grands hommes, et au lieu des vertus privées, enseigne les vertus publiques ; mais, selon l'espèce de fiction qu'on y emploie, il est historique ou fabuleux.

Lorsqu'il est fabuleux, c'est, comme je l'ai dit, une poésie ébauchée, ou une poésie dégénérée.

Si cependant, au lieu d'une longue suite d'événements sans liaison, sans unité, on y réduit une action simple et intéressante à sa juste étendue ; si, au lieu d'un style faible, inanimé, sans couleur, sans mouvement, sans mélodie, on y emploie un style vif, élégant, nombreux, riche en images, varié dans ses tons et dans son harmonie ; si les caractères en sont correctement et distinctement dessinés ; si les détails, les épisodes, les tableaux, en sont choisis et placés avec goût ;

p347

si l'action en est bien conduite, bien nouée, bien dénouée ; si l'exemple en est important et la moralité profonde ; ce sera un poème en prose, ou, si l'on veut, un roman poétique comparable aux plus beaux poèmes. Tel serait Télémaque, avec un peu plus de chaleur, et sans quelques détails, qui, pour être plus instructifs, sont quelquefois trop languissants. Je n'en dirai pas davantage : c'est de tous nos livres modernes le plus connu. Mais, pour rendre en passant hommage à la vertu qui l'a produit, je confesserai que c'est, de tous les livres, celui que j'aimerais le mieux avoir donné au monde ; celui de tous que je serais, je ne dis pas le plus glorieux, mais le plus content d'avoir fait.

L'autre espèce de roman politique est celui qui s'allie et s'entremêle avec l'histoire, non pour la travestir ou la défigurer, comme on a fait souvent, mais pour l'épurer, l'ennoblir, l'animer, et la rendre encore plus instructive et plus morale : si bien que dans l'éloignement, et dans cette espèce de pénombre où la vérité historique se trouve quelquefois plongée, la fiction se confond avec elle, ou la remplace utilement. C'est ainsi que je crois la voir répandue dans tout ce que les grecs nous ont transmis de l'histoire des nations, dont ils n'avaient eux-mêmes que des notions confuses, comme dans ce qu'ils nous

racontent de la sagesse des égyptiens, de l'innocence des moeurs des scythes, de la philosophie des

p348

indiens, de la discipline des perses, de l'éducation et de la vie de Cyrus, etc. J'entends *la vie de Cyrus* par Xénophon ; car dans ce bel ouvrage, le plan, le dessein, l'intention, l'ensemble, les détails, tout décèle le romancier dans l'historien, avec une clarté qui ne peut laisser aucun doute. Mon opinion, à cet égard, n'est pas nouvelle : je la crois même assez commune ; mais personne encore n'a pris soin de la développer, de la motiver en critique ; et le sujet en vaut la peine.

Je mets donc la cyropédie à la tête des romans politiques, et j'y crois voir le même objet, la même intention que dans le Télémaque. Il est bien vrai que Xénophon a eu l'adresse de n'y rien mêler d'incroyable et de merveilleux. Il en a même écarté les fables d'Hérodote, sur le songe d'Astyage, sur la naissance de Cyrus exposé comme Oedipe, sur sa guerre en Scythie, sur Thomyris, etc. Mais, sans compter les difficultés qu'il laisse encore dans ses récits, à l'égard des lieux et des temps ; et en supposant vraisemblable cette ligue de tant de peuples en faveur du roi d'Assyrie, cette nombreuse armée de Cyrus, et la prodigieuse rapidité des mouvements de cette armée de Babylone à Sardes, d'Ecbatane en égypte ; enfin sans disputer à Xénophon la vérité de ses récits sur les faits principaux ; ne voit-on pas que, dans les circonstances, il l'a modifiée à son gré pour l'effet qu'il voulait produire ? Ne

p349

voit-on pas que cette peinture des moeurs des perses est accommodée à l'intention de tracer un plan d'éducation publique, un modèle de discipline, et un magnifique dessein de monarchie tempérée ? Ne voit-on pas que presque tous les traits du caractère de Cyrus sont des leçons préméditées d'une morale politique, ou d'une conduite guerrière ; que, dans ses campagnes, les marches, les campements, les ordres de bataille, tout est méthode en action et précepte en exemple ? Si donc je regarde la cyropédie comme un

roman, ce n' est point parce que Xénophon n' est pas d' accord avec un historien encore plus fabuleux que lui ; mais parce que, dans le tableau qu' il nous présente d' un héros accompli, tout me semble ajusté au dessein de donner aux rois et aux états de grandes leçons d' éducation militaire, de police intérieure, de discipline et de tactique ; au dessein, dis-je, de réunir en grand, dans un petit espace, tous les préceptes de l' art de la guerre, et singulièrement d' enseigner aux rois les moyens de se faire aimer et obéir, d' adoucir le droit de la force, de tempérer celui de la victoire, d' étendre leurs conquêtes et de les conserver, en laissant par-tout des heureux, de fonder leur puissance sur celle des bienfaits. Ce n' étaient point là seulement les rêves d' un homme de bien, comme on l' a dit de ceux de l' abbé de saint-Pierre, mais les leçons d' un très-habile homme et d' un excellent capitaine, qui, retiré à Sparte

p350

auprès d' Agésilas, auprès d' un roi savant lui-même dans l' art de vaincre et dans l' art de gagner les coeurs, se plaisait à lui retracer son propre caractère dans celui de Cyrus, et à lui présenter, comme dans un miroir, une image de sa bonté, de sa sagesse, et de sa gloire, telle qu' après sa mort il la peignit sans voile dans l' éloge qu' il fit de lui.

Que si l' on me demande plus en détail encore les motifs de mon opinion ; je ferai observer d' abord que les dialogues, les harangues, les délibérations, qui font une partie considérable de cet ouvrage, sont tous évidemment factices ; que dans l' instruction de Cambyse à Cyrus, dans l' interrogatoire du roi d' Arménie, dans les discours de Cyaxare, de Tigrane, etc. C' est toujours, ou la dialectique de Socrate, ou l' éloquence athénienne ; que dans tous les apprêts pour la marche et le campement des armées, c' est le conducteur des *dix mille* qu' on reconnaît à chaque trait. Je dirai que ni la tradition parmi les perses, ni les archives de leurs rois n' auraient pu lui fournir les détails où il est entré sur la tactique, les manoeuvres, l' équipement des troupes, les munitions, les bagages ; détails qui, dans leur petitesse, ont leur utilité, même leur importance, mais que l' histoire a toujours négligés, et que l' on ne trouve pas même dans les mémoires de César. J' ajouterai que dans son passage en Asie, ni la défaite de Cyrus le jeune, ni cette retraite

précipitée et

p351

périlleuse qui la suivit, ne donnèrent à Xénophon le loisir de s' instruire comme il paraît l' avoir été. Ainsi, comptant pour peu de chose la tradition vague et confuse qu' il put recueillir en courant, je conclurai que rien de tout cela ne lui fut transmis par les perses ; mais qu' ayant pour base le grand caractère de Cyrus, ses expéditions, ses conquêtes, il lui a fait penser, dire, et faire tout ce qu' il a jugé propre à servir d' exemple et de leçon ; et c' est par là que l' cyropédie me paraît être, à peu de chose près, le vrai modèle des romans historiques. Je dis *à peu de chose près*, parce que les endroits où la narration m' y semble déparée par des détails minutieux, ou par un badinage de mauvais goût, sont rares, et peut-être même ennoblis dans le texte par le choix exquis, la douceur, la pureté du style de celui que les grecs appelaient l' *abeille*. dans tout le reste, la dignité et l' importance de l' objet moral et politique de ce roman, les hautes leçons qu' il renferme, la manière vive et frappante dont elles y sont présentées, l' éloquence naturelle et simple qui règne dans le dialogue et les harangues, la clarté, la rapidité, la chaleur des descriptions, tout, dans cet ouvrage, caractérise l' homme d' état et le grand capitaine, le philosophe et le grand écrivain. J' entends les zélateurs de la vérité historique me demander s' il est jamais utile, s' il est jamais permis de l' altérer ainsi par le mélange du

p352

mensonge. De ces deux questions l' une dépend de l' autre ; car ce qui est quelquefois utile doit être quelquefois permis. Il s' agit donc, en premier lieu, d' examiner s' il est bon quelquefois d' accommoder les faits à la leçon qu' on veut donner, à l' effet que l' on veut produire. Il y a pour l' ame deux sortes de plaisirs, la lumière et le mouvement, et l' un et l' autre peut lui venir, ou du vrai ou du vraisemblable, ou du réel ou du possible. Or, les lui faire éprouver ensemble, c' est réunir tous les moyens, tous les dons de la captiver. Tel est le plein succès de

l' éloquence, lorsqu' elle est à-la-fois pathétique et morale. Tel est le triomphe de la poésie philosophique, de celle qui donne à la feinte les couleurs, l' énergie, l' intérêt de la vérité, mais d' une vérité utilement frappante, dont l' exemple est une leçon. Tel est enfin le succès de l' histoire, lorsqu' à la vivacité des peintures, à l' intérêt des situations et des événements, elle joint ces enseignements de l' expérience des siècles, qui réfléchissent sur le présent et prolongent sur l' avenir la lumière que laisse après lui le passé. Mais il s' en faut bien que l' histoire soit toujours disposée à produire ces deux effets. Chargée de toutes les iniquités de la fortune, elle nous transmet d' âge en âge, non-seulement des vérités pénibles, mais bien souvent des vérités funestes ; et si c' est un devoir, c' est aussi un malheur pour le témoin des temps, que de n' y pouvoir rien changer.

p353

J' ai ouï dire que quelqu' un faisant observer à Voltaire qu' un fait n' était pas tel qu' il l' avait raconté : *je le sais bien*, dit-il, *mais avouez qu' il est mieux comme je le raconte.* je doute de cette anecdote ; mais s' il avait été possible que, sans perdre de son crédit, l' histoire se fût accommodée, comme la fiction, à l' utilité de l' enseignement, et qu' elle eût recueilli sans cesse ce qu' il y avait de meilleur à savoir, à croire, à imiter, ce qui faisait le mieux sentir les charmes de l' innocence, les délices de la bonté, les avantages de la vertu, les opprobres du vice, le danger des passions, les tourments, les remords du crime, elle en eût été plus morale ; et c' est ce que fait le roman.

L' historien fait profession de dire la vérité, et de ne dire que la vérité. Son devoir est fondé sur son engagement : il a promis d' être sincère ; on attend qu' il le soit ; rien ne le dispense de l' être. Telle est donc sa condition, qu' au risque même d' être immoral, il ne doit rien dissimuler, ni de ces prospérités iniques, ni de ces indignes calamités qui sont la honte et le crime du sort : et c' est ce qui rend ses fonctions si critiques et si pénibles. Il est bien vrai qu' il a, dans ses réflexions et dans les couleurs dont il peint les bons et les méchants, le contre-poison de l' exemple ; et entre Tacite et Machiavel, également vrais l' un et l' autre, il sera facile de distinguer l' ennemi de la tyrannie et le précepteur des tyrans. Mais

combien peu d' historiens, comme Tacite, ont, dans leur ame et dans leur style, la force d' imprimer aux hommes et aux choses leur vrai caractère moral, de commander à l' opinion, et d' attacher, en dépit de la bonne et de la mauvaise fortune, l' opprobre, l' indignation, l' horreur au crime ; la gloire, le respect, l' amour à la vertu ? Le plus grand nombre se prescrit une froide impartialité, et se dispense d' être juge, pour n' être que témoin fidèle. Alors quel est le résultat de cette foule d' événements, où le juste et l' injuste se trouvent confondus sans aucune équité, ni du côté de la fortune, ni souvent du côté des hommes. Sont-ce des vérités utiles et des exemples encourageants qu' Aristide soit mort dans l' exil, Miltiade en prison, et Sylla dans son lit ? Qu' Antigone ait été adoré dans Athènes, et que Socrate et Phocion aient été condamnés à boire de la ciguë ? Que Catilina soit mort en héros, et Brutus en homme faible ? Que Cromwel ait été impuni et honoré dans sa patrie, et Henri Iv assassiné ? Que la politique de Louis Xi ait fait plus de bien à la France que la bonne foi de Louis Xii et la loyauté de François Ier ? Etc., etc.

Cette curiosité de tout connaître indistinctement et à tous périls, a fait violence à l' histoire. Il a fallu tout dire, parce qu' on voulait tout savoir. Mais si Tibère était mort comme Auguste, et Néron comme Caton D' Utique, et qu' avec quelque vraisemblance l' histoire eût pu changer

ce dénouement en une catastrophe terrible et juste, n' eût-elle pas absous la destinée et soulagé l' humanité ? Lors donc que l' obscurité des temps, la distance des lieux, la diversité des témoignages ou des traditions la favorise, ne lui est-il pas permis de choisir, entre les vraisemblances, la meilleure leçon de moeurs ? C' est une énorme atrocité que la mort d' Agrippine commandée par Néron ; c' est encore une horreur plus inconcevable que le plaisir que prit ce monstre à parcourir des yeux le corps mort de sa mère ; mais ce serait dommage que ce trait-là eût manqué au tableau du plus horrible des sacrilèges ; et si Agrippine n' eût pas dit *feri ventrem*, Tacite aurait dû le lui faire

dire. L' historien d' Alexandre aurait mal fait de dissimuler, quand même il l' aurait pu, le meurtre de Clytus, la mort de Parménion, de Philotas, de Calisthène, et les vertueux citoyens de Tyr mis en croix, et le généreux défenseur de Gaza attaché au char d' Alexandre, traîné vivant par ses chevaux. Il ne fallait pas nous cacher le revers des qualités brillantes qu' on a trop admirées dans un jeune homme perdu d' orgueil, d' ambition, et de prospérité. Le tort de Quint-Curce est même de n' avoir pas gravé ces traits avec le burin de Tacite.

Mais à quoi bon le Cyrus d' Hérodote, si vertueux, si juste, si bon toute sa vie, va-t-il périr comme un insensé dans une guerre injuste contre

p356

les scythes, et faire dire à Tomyris : *rassasie-toi de sang* ? à quoi bon Hérodote lui fait-il envoyer sur le bûcher, Crésus, qui n' avait fait que se liguier contre le vainqueur de l' Asie ? Un grand homme avait-il besoin d' entendre crier, *solon ! Solon !* pour user de clémence envers un roi dont tout le crime était d' être vaincu ? Xénophon fait mourir son héros de vieillesse au milieu de ses peuples, dont il est adoré ; il lui fait épargner Crésus, et l' honorer dans son malheur : cela est plus doux et meilleur à croire. Il eût mieux fait encore, si dans son héros il n' eût pas donné pour un trait d' habileté, auquel il applaudit lui-même, le crime de corrompre les ambassadeurs du roi des Indes, pour s' en faire des espions : fourberie grecque qui décèle la politique de ces temps-là, et que Thémistocle aurait employée, mais qu' eût réprouvée Aristide.

Je conclus donc que toutes les fois que l' authenticité des faits ne laissera aucun doute à l' histoire, elle n' aura ni la liberté ni le droit d' en altérer, d' en déguiser aucun, au moins s' il a quelque importance ; mais que si, dans l' éloignement ou des temps ou des lieux, la vérité ne se présente que douteuse, équivoque et obscurcie par des nuages, l' historien lui-même peut du moins (s' il ne le doit pas) tirer avantage de cette obscurité, comme ferait le poète, pour donner à l' exemple son équité morale, et prononcer comme la loi, *ut bono benè, malo malè sit.*

p357

après tout, il est plus indifférent qu' on ne pense pour le plus grand nombre des hommes, que ce soit bien réellement la vérité qui leur est transmise ; et si on les consulte, on verra que l' utilité de l' exemple, l' importance de la leçon, l' intérêt de l' événement, sont ce qui les touche le plus.

La vérité historique a pour nous trois sortes d' attraits : l' un de curiosité pure, l' autre d' affection, et l' autre enfin d' utilité.

La curiosité pure est naturellement indiscrete, imprudente, et par-là souvent dangereuse. C' est un désir inquiet d' apprendre, qui se termine au plaisir de savoir ; et plus il y a d' avidité, moins il y a de discernement.

L' intérêt d' affection est quelquefois plus vif encore, mais il n' est pas le même pour toute espèce de vérité. Il tient à l' exercice d' une autre faculté que celle de l' entendement, et ne s' attache qu' à des objets qui nous émeuvent comme nous voulons être émus. Or, l' ame, pour jouir de son émotion, se donne rarement la peine d' examiner si ce qui la remue est la vérité ou le mensonge. Ce qui lui est le plus analogue est ce qui lui est le plus cher.

Le troisième intérêt que présente l' histoire, est l' attrait de l' utilité. Celui-ci, lorsqu' il nous anime, nous rend sévères et attentifs à recueillir ce qui pour nous est vraiment digne de mémoire, à négliger ce qui ne l' est pas ; et en cela notre

p358

prudence fait ce que l' histoire aurait dû faire. Elle rebute ou laisse dans l' oubli ce que l' exemple a d' inutile ou de pernicieux, et ne conserve que ce qu' il y a de profitable : ainsi elle corrige les immoralités de la nature et de la fortune, le tort des bons et des mauvais succès, et l' erreur des événements. Mais cette prudence est peu connue, et encore moins pratiquée. Le plus sûr aurait donc été que dans l' histoire même la vérité eût déjà subi cet examen sévère ; et que non-seulement ce qui n' est d' aucune conséquence pour l' avenir, mais ce qui peut avoir une dangereuse influence, fût retranché des souvenirs que l' histoire nous a transmis. Mais, comme je l' ai dit, cette curiosité que nous avons de tout connaître à tous périls, ne lui en a pas laissé la liberté ; et c' est à la poésie et aux romans qu' est réservé cet avantage.

Jusque-là cependant cet avantage semble se réduire à dissimuler ; et l' on demande s' il est permis de même d' inventer et de feindre ? De quelle utilité peut être le mensonge ? Comment ce qui n' est pas, ce qui ne fut jamais, peut-il sérieusement être pris pour une leçon ? Est-il possible à l' homme de s' interdire la faculté de discerner le vrai ? Et si pour son plaisir il se livre un moment aux illusions de la feinte, n' a-t-il pas toujours en lui-même un sentiment secret qui l' avertit que les songes qu' on lui fait faire n' ont aucune réalité ? Sans doute il l' a ce sentiment confus ; et

p359

quand vient la réflexion, toute illusion est détruite. Que lui reste-t-il donc de cet enchantement ? Ce qui lui reste est une vérité indestructible, inaltérable, qui se fixe dans l' ame, comme au fond d' un creuset, quand tout le reste est dissipé ; et c' est en elle que consiste la moralité poétique, la moralité du roman. Dès que la narration est d' accord avec elle-même, et vraisemblable dans tous les points, il ne s' agit plus d' examiner ce qu' elle a de réel, pour savoir ce qu' elle a d' utile. Le Protésilas d' Idoménée, le Séjan de Tibère, le Louvois de Louis XIV, nous sont égaux, si l' exemple est le même. Et en effet, soit l' histoire ou la fable, le fruit qu' elle présente à la réflexion n' est pas d' aimer ou de haïr, de fuir ou d' imiter, de souhaiter ou de craindre ce qui a été, mais ce qui peut être. Il ne s' agit pas du passé, mais de l' avenir. Or l' avenir n' est pas, il est possible ; et c' est l' idée de ce possible qui nous frappe et qui nous instruit. Ce raisonnement même : *dans telle circonstance, telle chose a été, donc telle chose en pareil cas doit être encore* ; ce raisonnement, dis-je, n' a guère plus de force d' après la vérité que d' après une exacte et pleine vraisemblance. La persuasion ne tient pas exclusivement à la certitude ; elle tient au besoin de croire ; et l' homme sent qu' il a besoin de croire ce qu' il lui est bon de pratiquer. Qui de nous a jamais contesté à l' histoire ses

p360

bons exemples et ses grandes leçons ? On accuse Hérodote d' avoir été crédule en recueillant des fables ; mais est-ce lorsqu' il nous instruit des bonnes lois ou des sages coutumes des égyptiens et des crétois, qu' on discute son témoignage ? Lois de Minos et de Lycurgue, moeurs des germains, discipline des perses, coutumes des égyptiens, tout cela soumis à la critique, aurait peut-être bien de la peine à soutenir l' épreuve d' un sévère examen ; et si l' on demandait sur quel témoignage Hérodote, Xénophon, Diodore, et Tacite, ont écrit des choses si éloignées de leur temps et de leur pays, dans quelles sources ils les ont puisées, et quels garants ils en avaient eux-mêmes, l' autorité de ces traditions se réduirait à peu de chose. Mais qu' importe la vérité, si la vraisemblance et la bonté s' y trouvent ? Ce n' est qu' à la futilité, à la stérilité, à l' incohérence des fables, sur-tout à ce qu' il y a de pernicieux et d' insensé, que la saine raison refuse obstinément d' ajouter foi ; et quand même ce qui a dû être n' a pas été réellement, s' il en résulte un avis utile, la possibilité devient une réalité future, qui donne de la consistance à l' exemple et à la leçon. Les caractères de Cyrus, de Sésostris, de Sémiramis, sont peut-être aussi fabuleux que ceux d' Idoménée, de Pygmalion, d' Astarbé. Mais qu' importe, si l' on en tire des inductions frappantes et de graves enseignements ?

p361

L' homme est de glace aux vérités ;
il est de feu pour le mensonge,
a dit La Fontaine. J' ose penser différemment :
car si la vérité nous touche d' aussi près et aussi
sérieusement que le mensonge, nous l' aimons,
nous la saisissons aussi avidement et plus
avidement encore. Mais si elle nous est étrangère,
elle nous est indifférente ; et si elle nous est
odieuse et nuisible, nous avons droit de lui
préférer l' illusion qui nous console, la fiction qui
nous instruit, le mensonge qui nous persuade
d' être justes, nous encourage à être bons, et nous
enseigne à être heureux.

Livros Grátis

(<http://www.livrosgratis.com.br>)

Milhares de Livros para Download:

[Baixar livros de Administração](#)

[Baixar livros de Agronomia](#)

[Baixar livros de Arquitetura](#)

[Baixar livros de Artes](#)

[Baixar livros de Astronomia](#)

[Baixar livros de Biologia Geral](#)

[Baixar livros de Ciência da Computação](#)

[Baixar livros de Ciência da Informação](#)

[Baixar livros de Ciência Política](#)

[Baixar livros de Ciências da Saúde](#)

[Baixar livros de Comunicação](#)

[Baixar livros do Conselho Nacional de Educação - CNE](#)

[Baixar livros de Defesa civil](#)

[Baixar livros de Direito](#)

[Baixar livros de Direitos humanos](#)

[Baixar livros de Economia](#)

[Baixar livros de Economia Doméstica](#)

[Baixar livros de Educação](#)

[Baixar livros de Educação - Trânsito](#)

[Baixar livros de Educação Física](#)

[Baixar livros de Engenharia Aeroespacial](#)

[Baixar livros de Farmácia](#)

[Baixar livros de Filosofia](#)

[Baixar livros de Física](#)

[Baixar livros de Geociências](#)

[Baixar livros de Geografia](#)

[Baixar livros de História](#)

[Baixar livros de Línguas](#)

[Baixar livros de Literatura](#)
[Baixar livros de Literatura de Cordel](#)
[Baixar livros de Literatura Infantil](#)
[Baixar livros de Matemática](#)
[Baixar livros de Medicina](#)
[Baixar livros de Medicina Veterinária](#)
[Baixar livros de Meio Ambiente](#)
[Baixar livros de Meteorologia](#)
[Baixar Monografias e TCC](#)
[Baixar livros Multidisciplinar](#)
[Baixar livros de Música](#)
[Baixar livros de Psicologia](#)
[Baixar livros de Química](#)
[Baixar livros de Saúde Coletiva](#)
[Baixar livros de Serviço Social](#)
[Baixar livros de Sociologia](#)
[Baixar livros de Teologia](#)
[Baixar livros de Trabalho](#)
[Baixar livros de Turismo](#)